

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 50

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 13 Décembre 1888.

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie philosophique (suite), par Giulio. — Atlas historique de la ville de Montréal.—Propos du docteur, par le Dr E. Morin.—L'histoire d'un manuscrit.—Nos gravures : Derniers jours d'automne ; Le nouveau chemin de fer espagnol ; La vallée de Sixt.—Littérature.—Choses et autres.—Poésie : L'oraison Dominicale, par Gontran.—Le Moulin rouge (suite). — Pauvre Lucie.—Têtes conservées.—Souveur, par A. Lepage.—Nouvelles diverses—Les échecs.

GRAVURES : Derniers jours d'automne, tableau de M. Jenoudet.—Espagne : Le chemin de fer des Asturies.—La Vallée de Sixt.

CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

(Suite)

V

LE BATHYBIUS DE HUXLEY

Combien de mes lecteurs ont été tentés, au seul titre de cet article, de le jeter au panier et d'envoyer son auteur aux gémonies, c'est plus que je n'ose me dire à moi-même. Ceux qui en auront agi ainsi, le regretteront indubitablement ; car si sous ce nom étrange ne se blottit pas le plus parfait des êtres, c'est un des plus célèbres qui se cache, l'un des plus intéressants à connaître.

Mais, avant de le faire sortir du mystère dont les savants l'entourent, et pour cause, reprenons le fil de nos idées.

Pour étudier la conformation de la cellule, un bon microscope suffit, avec d'excellents yeux toutefois et un peu de pratique. Mais quand il s'agit de saisir et d'analyser les fonctions vitales de la cellule, c'est une toute autre affaire. Il faut voir cet infimesimal élément derrière le voile dont la nature l'a enveloppé, le suivre dans ses évolutions rapides, et pour moi, le peindre au milieu du tourbillon de vitalité qui l'emporte. La tâche est rude, délicate, difficile. L'indulgence est de rigueur.

Tout d'abord, remarquons-le, il nous faut un nouveau sujet d'observation. Si, avec des précautions infinies, il n'est pas absolument impossible d'examiner les phénomènes de la vie dans des cellules appartenant à des organismes supérieurs, c'est du moins très long, très problématique, et, sous certains rapports, très peu satisfaisant. Un petit morceau de chair, tel que requis pour les études microscopiques, meurt aussitôt qu'il est séparé du corps dont il faisait partie ; une gouttelette de sang, à peine tirée de nos veines, expire sur le verre du porte-objets du microscope. Ni l'une ni l'autre de ces substances ne sauraient donc nous servir dans ces études que nous entreprenons. Des cadavres ne révèlent rien de ce qui s'appelle la vie.

En serons-nous donc réduits à de simples conjectures ? Non, Dieu y a pourvu et a donné à notre raison tous les secours matériels dont elle a besoin pour aller de l'avant sans crainte de s'égarer. Source inépuisable de vie, Dieu l'a prodiguée sur la surface de notre globe ; type infini de vitalité, il l'a variée dans les êtres avec une profusion non moindre ! Aussi, en face des myriades d'êtres vivants qui fourmillent dans les bas-fonds de la création, si je puis ainsi parler, en face de ces simples cellules qui se meuvent et qui vivent, il n'est pas un savant digne du nom qui puisse se défendre d'un cri d'admiration et d'enthousiasme. Ce sera un de ces êtres infimes que nous étudierons.

Déjà, dans les organismes supérieurs, nous avons vu qu'une simple cellule primitive peut se développer, et de fait se développe en une variété de tissus presque incroyable, d'un mot, en autant de tissus que ceux observés dans les corps les plus complexes. Sans aucun doute, les circonstances extérieures exercent là-dessus quelque influence ; mais on n'en saurait pas moins admirer l'aptitude merveilleuse qu'a cet élément primordial à prendre des aspects si divers, à exercer des fonctions si différentes et à produire des sécrétions si variées.

Aux autres confins de la vie, dans ces infimes espèces

organiques que la science ignore si longtemps, il en est tout autrement. Là, il n'y a ni organes, ni même de tissus, ni en aucune manière de transformations de cellules. Tel l'individu est né, tel il restera. Simple cellule au commencement, il sera une simple cellule à la fin, et nul perfectionnement ne l'aura modifiée durant les jours de son éphémère existence. Mais, quelque imparfaits qu'ils soient, ces êtres ont la vie néanmoins ; et si d'un côté leur immutabilité accuse chez eux l'imperfection de leur principe vital, de l'autre, le fait qu'ils exercent malgré cela toutes les fonctions de la vie nous fait toucher du doigt que, même dans les organismes plus compliqués, ces fonctions proviennent des cellules. Les cellules, en effet, ne sont-elles pas la partie principale et dominante dans tout organe vivant ?

Il semblerait qu'arrivés à ces infiniment petits nous dussions ne plus avoir à ouvrir de nouvelles séries parmi ces vivants infimes. Et cependant, il est loin d'en être ainsi : les classes se retrouvent, les familles se groupent, les types se diversifient. De nouveau tout un monde se présente à nos regards ébahis, et l'on se demande avec stupeur où la vie peut bien s'arrêter.

Peut-être sera-t-il mieux pour nous de ne pas nous hasarder au milieu de ces êtres microscopiques : les petits êtres, dans tous les ordres, sont toujours les plus hargneux, et puis, ils se sont affublés, pour avoir leur entrée au bal de la science, de noms aussi longs et aussi fantastiques que ceux des lords anglais. Nous ne pouvons pas, néanmoins, ne pas signaler les deux classes auxquelles tous aujourd'hui se ramènent, c'est-à-dire les cellules sans pellicule et sans nucléus, chez lesquelles il n'y a de fait qu'un simple protoplasma vivant, et les cellules ayant un nucléus et le plus souvent couvertes d'une pellicule, douées elles aussi d'une vitalité réelle.

C'est à la première de ces classes que les savants avaient rattaché le fameux *Bathybius Haeckelii*.

Les savants rient parfois de notre prétendue crédulité. Que ne connaissent-ils mieux leur histoire ! En 1868, le système de l'évolution, cru nouveau par beaucoup à cause des oripeaux dont il s'était paré, était arrivé au zénith de sa gloire. Darwin, moins radical, avait disposé les esprits à recevoir le nouvel évangile. Haeckel affirmait carrément, affirmait toujours, affirmait encore et encore. La Société Royale d'Angleterre, plus riche et plus hardie que la nôtre, résolut de soumettre le système à l'épreuve de l'observation et frêta le *Porcupine* pour un voyage au long cours.

Jamais peut-être expédition scientifique ne fut suivie d'un œil plus attentif. Dame ! c'était sérieux : il s'agissait de trouver une matière vivante par elle-même, et surtout, par voie de conséquence, d'en finir une bonne fois avec ce vieux préjugé d'une âme à sauver par la pratique de la vertu.

Les naturalistes, embarqués sur le *Porcupine*, furent de tout cœur à l'ouvrage : les sondages suivirent les sondages, les insuccès les insuccès. La persévérance triompha toujours. Un jour, la sonde ramena du fond de l'Océan, d'une profondeur de 25,000 pieds, comme une pâte gélatineuse que ces esprits forts crurent immédiatement être le protoplasma. La joie fut grande. Huxley proclama la découverte aux quatre vents du ciel et à son de trompe. On appela du nom de Haeckel, le grand coryphée de l'évolution, la précieuse matière animée, et dès lors, dans toutes les revues et dans tous les journaux on ne parla plus que du *Bathybius Haeckelii* (l'être vivant dans les profondeurs).

Comme avec une idée préconçue, l'homme est un pauvre logicien ! Quelle raison pouvaient avoir les darwinistes de se livrer à cette jubilation ? Vraiment, quand on y réfléchit, on ne le voit pas. De ce que les naturalistes avaient trouvé un être vivant, d'une structure aussi simple que le protoplasma, est-ce qu'ils pouvaient conclure que les espèces même les plus complexes en étaient dérivées par évolution ? De ce que ce *Bathybius*, comme ils l'appelaient harmonieusement, s'étendait à des centaines de milles en long ou en large, est-ce qu'il s'ensuivait qu'il dût étouffer la logique et le bon sens ? De ce qu'il semblait croître indéfiniment sans avoir besoin d'être scindé, est-ce qu'il autorisait à le croire engendré spontanément, par les seules forces de la matière, sans aucune action organique ? Mais

qu'est-il besoin de logique, lorsqu'il s'agit d'accepter des théories rationalistes et antichrétiennes ? Mieux vaut déraisonner avec l'erreur, aux yeux des savants modernes, qu'être sages avec la vérité chrétienne.

Le *Bathybius* fut donc fêté au sortir des abîmes de l'Océan, exalté, chanté. Il était, au dire des évolutionnistes, une partie heureusement conservée de ce limon primitif et animé d'où étaient sorties toutes les espèces. Il était le père de toutes les flores et de toutes les faunes. En lui, Haeckel et ses disciples vénéraient le premier ancêtre de l'homme, ou plutôt, du singe transformé.

Malheureusement, écrit avec une admirable naïveté l'un des leurs, malheureusement, notre joie avait été trop violente pour être de longue durée. Dès le commencement, il y eût des savants qui mirent en doute les manifestations vitales de cette gélatine océanique ; il s'en rencontra ensuite qui les nièrent pertinemment. Aujourd'hui tous ou à peu près sont d'accord sur le fait que ce précipité gélatineux n'est rien autre chose que du sulfate de chaux, produit naturel de l'eau de mer.

Et ainsi le *Bathybius* n'eut qu'un court triomphe de théâtre. Aujourd'hui, s'il reste dans les livres de science, il n'y occupe que le bas d'une page comme ces grands criminels de l'histoire dont les noms sont signalés uniquement à cause des intérêts graves qu'ils trahirent. Honte à eux ! honte aussi aux myopes qui se jetèrent à genoux devant cette matière gélatineuse !

Instruite par le ridicule, la fausse science restera-t-elle tranquille ? Non. Bessel prit la lyre brisée de Haeckel et chanta comme lui. Mais cette fois, le Dieu vénéré ne fut plus le *Bathybius*, ce fut le *Protobathybius*. L'addition de deux syllabes et la prétention qu'elles attestent n'ont pas plus sauvé le dépôt gélatineux des mers polaires que les déclamations d'un Haeckel n'avaient sauvé l'autre. Les évolutionnistes pleurent encore inconsolables leurs espérances trompées.

Cependant, du renfort leur est venu de la part d'un nommé Greef. L'Océan avait manqué à sa mission. Il se tourna du côté de la terre et il trouva dans la fange des fossés et des étangs d'eau douce certains dépôts de gélatine qu'il décora bien vite du nom de *Pelobius*. De fait, il semble assez probable qu'il y a là mouvement et vie ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, à quoi cela peut-il servir la cause de l'évolution ? La question entre eux et nous, c'est la vieille question tant agitée dans les écoles de la philosophie grecque, à savoir, si la matière organisée vit par elle-même, ou si elle a besoin, pour vivre, d'un principe supérieur reçu d'une autre source. Tant qu'ils n'auront point prouvé ce que nous nions, ils n'auront pas avancé leur cause d'un iota.

Arrêtons ici : c'en est trop déjà sur un sujet pareil. Nous ne pouvions cependant guère passer sans toucher ce point. L'amour de la vérité nous a rendus cruels envers nos lecteurs. Qu'ils nous le pardonnent. Dans une prochaine causerie, nous leur révélerons les fonctions vitales d'une cellule et déjà, plusieurs monères et amibies (1) se préparent à leur faire aussi belle figure que possible.

GIULIO.

(La suite)

Atlas historique de la ville de Montréal

PAR P.-S. MORIN

Cet Atlas a été exécuté par M. Morin, longtemps employé au département des travaux publics, et il mérite tout éloges près des artistes, des antiquaires et des

(1) Le nom de monère (de *monos*, seul) fut donné par Haeckel au premier organisme unicellulaire microscopique, découvert par lui à Nice en 1868 ; mais le même nom est devenu générique et est appliqué à tous les autres organismes qui n'ont, comme lui, qu'une seule cellule.

De la même manière, le nom d'amibie (*changeant*) se donne à toutes les monères à cause de l'aptitude qu'elles ont à changer de forme, s'allongeant et se rapetissant tantôt dans un sens tantôt dans un autre. Cependant on appelle plus souvent amibie les êtres unicellulaires pourvus d'un nucléus et d'un nucléole, tandis qu'on nomme protamibies ou simplement monères ceux qui en sont privés.

historiens. Il est remarquable pour les recherches, pour l'abondance des documents, et enfin pour la perfection du travail.

On comprendra facilement l'abondance des documents et leur intérêt, quand nous dirons que cet ouvrage comprend d'abord près de dix plans de la ville et des environs à différentes époques, ensuite des vues des plus anciennes constructions, et enfin des notes nombreuses et des légendes pleines de détails importants.

* * *

Ainsi, quant aux plans de Montréal, nous avons d'abord six époques principales de la ville jusqu'à la conquête :

1o.	Montréal en 1642.
2o.	— — 1658.
3o.	— — 1673.
4o.	— — 1688.
5o.	— — 1724.
6o.	— — 1760.

Nous voyons donc Montréal à sa fondation, à ses premiers accroissements sous M. de Maisonneuve, à son développement merveilleux de 1670 à 1700, sous M. de Frontenac. Enfin le progrès réalisé depuis 1720 jusqu'à 1760, époque de la conquête.

Ces plans sont exécutés d'après les documents les plus positifs ; ils sont indispensables pour bien connaître l'histoire de Montréal ; enfin, ils sont accompagnés d'indications sur les propriétaires des premières constructions, de légendes, de dates, etc., etc.

L'on voit dans ces dessins quel était l'aspect du territoire de Montréal lorsque M. de Maisonneuve vint y débarquer, au mois de mai 1642.

Débarquant, dans un plan plus particulier, quel était l'emplacement et la forme du premier fort, avec les dimensions de la chapelle et des bâtiments d'habitation.

Ensuite on passe aux commencements de la ville, avec quarante maisons, bien bâties, aux murailles épaisses, garnies de meurtrières, isolées pour la culture des jardins, mais assez rapprochées pour se défendre les unes les autres.

Ensuite on peut connaître le site et l'importance des redoutes, élevées de distance en distance, pour protéger au loin les travailleurs répandus dans les champs.

Nous avons, au plan de l'année 1688, le tracé des rues, tel qu'il avait été établi par M. Dollier de Casson, quelque temps auparavant. Le nom des rues est mentionné avec leur indication : rue Notre-Dame et rue Saint-Joseph, en l'honneur des protecteurs de la ville et du pays ; rue Saint-Jacques, en l'honneur de M. Jacques Olier, etc., etc.

* * *

Outre les plans, nous voyons en ce répertoire les dessins des principales constructions : des vues du premier fort, de la résidence de M. de Maisonneuve, de la première église paroissiale, de la première chapelle de Bonsecours et de la chapelle de Ste-Anne, à la Pointe-Saint-Charles.

Ensuite les communautés : l'Hôtel-Dieu, le Séminaire, la Congrégation de Notre-Dame, la résidence des Jésuites, celle des Récollets, etc., etc.

Puis le palais de l'intendance, la citadelle, le fort de la Montagne, le château de Vandrenil.

* * *

Nous pourrions encore mentionner bien d'autres indications et donner une idée des notes et des légendes qui les accompagnent, mais nous croyons en avoir dit assez pour attirer l'attention du public sur un travail aussi important ; il nous reste à parler de l'exécution.

Elle est parfaite. M. Morin est un dessinateur consommé pour ce genre de travail. Ses plans ont la perfection de la gravure la plus habile. Il y a en particulier un panorama de la ville qui vaut un tableau : les bois, les prairies, le cours de la petite rivière et l'ilôt qui se trouve à l'embouchure de ce petit cours d'eau, sont exactement indiqués dans cet ensemble.

Les jardins et les maisons sont très bien représentés ; les arbres de la forêt sont exécutés avec le plus grand soin, comme dans un paysage ; ceci, en particulier, mérite d'être reproduit par la peinture et pourrait faire l'ornement de nos plus belles demeures.

En terminant remarquons qu'au point de vue de l'utilité présente, ce travail est encore très intéressant. Ces différents progrès de Montréal sont utiles à connaître pour les agrandissements de l'avenir.

Actuellement le pays prend des accroissements considérables ; l'on voit des lieux jusque là inhabités, se couvrir de demeures et de bâtisses d'exploitation ; enfin l'on peut même présager que les points extrêmes du désert deviendront bientôt le centre de nombreux villages et même de nouvelles villes comme au Saguenay, au St-Maurice, à la Rivière du Nord, à la Petite Nation, etc., etc., etc.

En de telles circonstances on aimera ces recherches du passé qui viennent nous rappeler comment se sont formées autrefois les principales villes du Canada, et

c'est ce que nous trouvons en particulier par rapport à Montréal dans cet ouvrage si intéressant.

Nos ancêtres sont arrivés dans ces forêts inextricables qui occupaient le site de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal. Ils ont déblayé le sol, ils ont éclairci les bois, ils ont nivelé les terrains, comblé les vallées, détourné le cours des ruisseaux et ils ont établi de grandes et riches cités. Or, nous voyons maintenant la même œuvre ; nos pionniers sont répandus dans toute l'étendue du Nord, depuis le Saguenay jusqu'à Ottawa : ils déblayent le sol, coupent les bois, comblent les aspérités du territoire et le préparent pour des cités qui commenceront comme des villages et peuvent devenir des villes comme St-Jérôme, qui n'a pas mis vingt ans à atteindre ce résultat.

Telles sont les réflexions que nous avons faites en parcourant les phases des accroissements de Montréal dans le recueil de M. Morin. Nous ne pouvons trop le féliciter de ses recherches, de la perfection de son œuvre, et enfin de l'opportunité de la publication en ce moment. X.

PROPOS DU DOCTEUR

ENCORE LE SUICIDE

Notre savant collègue, le docteur Paul Moreau (de Tours), nous envoie le remarquable article qu'il vient de consacrer au "suicide" dans le nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques. L'auteur insiste avec raison sur l'hérédité nerveuse et mentale du suicide, hérédité sur laquelle Voltaire est le premier qui ait attiré l'attention. Depuis ce grand génie, tous les observateurs et tous les aliénistes ont signalé un nombre prodigieux de faits se rapportant à l'hérédité du suicide. L'automatisme de l'hérédité se manifeste ici pleinement, puisque, dans une même famille, c'est, presque toujours, au même âge et de la même manière (pendaison, strangulation, précipitation), que la mort volontaire se reproduit, d'une manière fidèle, fatale plutôt. Quelquefois pourtant la tendance à la "self destruction" se transforme, sous la magique baguette de l'hérédité, en tendance homicide.

Nous avons, ici même, insisté à plusieurs reprises sur l'augmentation constante du chiffre des suicides : à mesure qu'augmentent l'instruction, l'éducation, la civilisation, en un mot, — la lutte pour la vie devient de plus en plus pénible ; de plus en plus l'esprit humain, détaché des superstitions religieuses et métaphysiques, rêve de s'évader de l'existence, du moment qu'elle n'est féconde qu'en privations et en tourments. Le suicide *maniaque* est rapide et violent. Le suicide des mélancoliques est calme, d'une exécution lente et (pour ainsi dire) astucieuse. Le suicide *ancien* consiste en une envie instructive, irrésistible, obsédante, de se donner la mort. Le suicide *automatique* est une impulsion aveugle et non motivée, produite subitement, chez certains *nerveux*, par la vue d'un couteau effilé, la promenade au bord d'un abîme, etc. Cette forme de suicide tient du vertige, et s'observe fréquemment chez les épileptiques.

La jalousie et l'amour, ces deux plus violentes passions de la cervelle humaine, engendrent souvent la manie du suicide et le *suicide à deux*, fréquent dans les grands centres.

Souvent, l'exécution de l'acte est précédée de tristesse, d'inquiétude, de libations alcooliques, d'écrits de diverse nature, de tentatives antérieures. Mais il arrive souvent aussi que l'acte est brusque et n'est précédé d'aucun symptôme. En médecine judiciaire, il est très important de ne négliger aucun de ces faits pour l'instruction. Les suicidés par armes à feu se reconnaissent par des vêtements sans désordre, la possession de l'arme, la distance du coup, la direction de la plaie et la partie du corps frappée, la position respective de l'arme et du cadavre ; le charbonnage des plaies et les brûlures des vêtements indiquent que le coup a été tiré à bout portant. Toutes les victimes de ce mode de suicide (à part de rares exceptions) ont l'habitude des armes à feu et tirent dans leur bouche ou dans la région du cœur.

Les suicides par instruments tranchants survivent ordinairement assez pour indiquer qu'ils sont les propres auteurs de leur meurtre. Leurs plaies sont ordinairement uniques, faites au rasoir, dans la région du cou, elles affectent une forme et des caractères bien différents des plaies homicides.

Parmi les modes de suicides les plus employés, il faut citer, en première ligne, la strangulation ; puis, viennent la submersion, l'emploi des armes à feu, des armes blanches (Angleterre), le poison (Irlande), l'asphyxie par le charbon (Paris). L'homme se pend, se brûle la cervelle, se coupe le cou ; la femme se noie, s'empoisonne, s'asphyxie, se précipite. Les bûcherons, les bergers et les charbonniers campagnards s'étranglent. Les filles publiques, mendiants, vagabonds se noient. Les portefaix, voituriers, bateliers se pendent.

Parmi les divers cultes, les juifs sont naturellement ceux qui se tuent le moins ; les protestants sont ceux

qui se tuent le plus. Dans les maisons d'arrêt, les suicides sont du double plus nombreux que dans les prisons centrales. D'après M. de Guerry, c'est dans les quatre premiers jours de la semaine que les morts volontaires sont les plus nombreuses, et le *minimum* tombe le samedi, jour de la paie : preuve que la question sociale a une influence primordiale sur le suicide ! Quant aux heures, il y a, pour la France, accroissement à partir de quatre heures du matin, diminution de onze heures à trois heures, recrudescence marquée de quatre à cinq, et nouvelle diminution jusqu'à onze heures.

Paris est (nous l'avons déjà dit et répété) la capitale du suicide ; mais les étrangers y ont une part de 5 à 6 p. 100 dans la statistique, d'après le livre de Legoyt : ce qui est à considérer...

Ces intéressants documents figurent avec ordre dans l'article malheureusement trop court du Dr Moreau. Nous ne discuterons pas sur les remèdes à apporter à la mort volontaire. Le docteur Moreau, partisan des mesures législatives (préconisées par Faustin Hélie et Chauveau) est, sur ce point, d'un avis diamétralement opposé au nôtre, car nous considérons l'augmentation des suicides comme une des conséquences *fatales* d'une situation économique à reviser... et, comme un des modes d'élimination indispensables d'un grand nombre d'épaves et (disons-le) de bien des martyrs de notre état social contemporain.

Dr E. MONIN.

L'HISTOIRE D'UN MANUSCRIT

Me voici de retour en Angleterre !

Je crois que toute ma vie, depuis mon adolescence, mon désir le plus ardent a été d'explorer des pays inconnus. J'ai, par plaisir, parcouru toute l'Égypte ; j'ai suivi le cours du fleuve célébré par Hérodote ; j'ai traversé l'Abyssinie longtemps avant que le roi Théodore n'ait fait parler de lui, et j'ai failli naviguer sur le Yang-tse-Kiang depuis la mer jusqu'à sa source, quelque part dans l'Asie-Centrale.

Mais voilà que j'ai fait bien autre chose. Voilà que je suis un vrai découvreur ; j'arrive avec des connaissances infiniment précieuses, arrachées aux marais et aux déserts sablonneux de la Perse. Layard s'est fait un beau nom par ses découvertes antiques à Ninive ; Smith, du Musée britannique, s'est rendu célèbre en recherchant les origines de la Bible, en campant dans le véritable Paradis Terrestre ; monsieur Botta, je le savais, s'est acquis une renommée européenne par la découverte qu'il a faite à Ninive des inscriptions cunéiformes. Sachant tout cela, je me décidai, dix ans avant la date de ce récit, à abandonner mes voyages d'agrément, et à entreprendre une seule exploration, mais une exploration sérieuse, qui augmenterait la somme des connaissances scientifiques et ferait connaître aux âges futurs le nom de son auteur, avec les autres noms célèbres du dix-neuvième siècle.

Où, me suis-je dit, on a ressuscité Babylone et Ninive ! Mais il est une autre capitale de l'ancien monde dont le lecteur ordinaire a à peine entendu parler et qui, peut-être, surpasse les deux autres en magnificence, une ville connue de ceux qui ont étudié Hérodote et Polybe, mais dont le site était encore un profond mystère, que j'avais résolu de pénétrer en retrouvant cette capitale de l'ancienne Médie avec ses sept enceintes et son palais — le palais du juste mais sévère Déjocès, un des plus grands souverains historiques — dont les tuiles étaient d'argent et dont les colonnes étaient d'or massif. J'étais donc parti, dix ans auparavant, pour aller retrouver Ectabana, et voilà que je revenais en Angleterre, heureux vainqueur — je le croyais du moins — dans le combat contre l'oubli, le sable et la désolation.

À première vue, le chemin de fer Chatham et Douvres, ne paraît avoir aucune relation avec les anciennes monarchies assyriennes ; mais ce jour-là, après avoir posé mon pied sur le quai de la gare Victoria, je plaçai tous mes trésors Mèdes, Perses et Assyriens dans un char à bagages ordinaire et dans un wagon de première classe de cette ligne bien connue. Le char à bagages contenait mes boîtes, mes caisses, mes sacs et mes grandes malles remplies non seulement de mes hardes mais de toutes les reliques que j'avais cru devoir emporter des régions du Sigris. Et dans le char de première classe se trouvait — outre ma savante personne — mon manuscrit, qui était le journal écrit jour par jour, de toute ma vie d'explorateur pendant les huit années que j'avais passées en Perse ; tout mon travail y était raconté, toutes mes découvertes y étaient consignées. Ce manuscrit formait une masse de papier considérable et je l'avais tellement enveloppé qu'on aurait dit une momie d'enfant importée de la terre de l'Ibis sacré.

J'avais traversé l'Europe en grande hâte après être débarqué à Brindisi en arrivant d'Alexandrie. J'avais la fièvre tant j'avais hâte de compléter ma tâche, de placer le résultat de mes patients travaux entre les mains d'un éditeur anglais compétent. L'imprimerie devait être pour moi la route vers l'immortalité, je le



DERNIERS JOURS D'AUTOMNE—TABLEAU DE M. JENUDET

savais. Qu'il était donc précieux pour moi, mon manuscrit !

Je voulais me rendre de suite auprès de l'éditeur que j'avais choisi, avant même d'aller voir ma vieille mère et les autres membres de ma famille. Il me semblait avoir fait un coup de maître dans le choix de mon éditeur ; il faisait partie d'une maison puissante, mais une autre maison également importante avait tout récemment publié un ouvrage sur les antiquités ninivites, ouvrage intitulé : " La Cité de Jonas." Naturellement, et par amour de la compétition commerciale, il ne demanderait pas mieux que de publier un livre à peu près semblable, un récit de recherches scientifiques sur une autre région de la Perse—celle que j'avais explorée. Pourquoi ne prendrai-je pas pour titre " La Tombe d'Alexandre ? "

J'étais fier, je l'avoue. Ce n'était donc pas en vain que j'avais travaillé, payé de ma personne, que je m'étais enseveli jusqu'au cou dans le sable et dans la boue, quand il pleuvait, que j'avais pénétré à grand-peine dans des tranchées persiennes, dans des galeries souterraines et dans des cavernes. Ce n'était pas en vain non plus que j'avais dirigé, non sans peine, de véritables armées de travailleurs asiatiques, êtres paresseux s'il en fut. J'avais dépensé ma fortune à fouiller les déserts de la Perse, mais peu m'importait, j'allais être récompensé ! Je me savais en possession d'une science nouvelle, solide et précieuse. Mon livre m'avait coûté huit années de recherches ; c'était l'essence de mes découvertes ; c'était une mine d'informations que j'avais hâte de faire connaître au monde savant.

Vous vous imaginerez donc facilement, qu'avec de pareils sentiments, toute ma vie précédente me paraissait n'avoir été qu'une préparation à ce voyage de Douvres à Londres. Chaque étape était un événement ; le paysage si connu prenait un aspect poétique ; les relais tournaient à l'esthétique. Le gardien du terminus me parut plus qu'un être humain. Ne transportait-il pas les trésors de l'Assyrie ?

Telles étaient les pensées qui m'occupaient lorsque je me trouvai à la gare de Londres. Tenant dans ma main gauche mon précieux manuscrit, et dans ma droite le parapluie dont je ne m'étais pas servi en Perse, mais que j'avais acheté à Paris, je courus au char dont mon bagage était jeté à terre sans cérémonie ; on traitait sans le moindre respect les trésors de Déjocès. J'arrivai à temps pour arrêter la chute d'une relique en or massif, pour laquelle j'avais fait faire une boîte spéciale et qu'on allait jeter la tête la première sur le pavé ; j'empêchai ce sacrilège et après avoir rassemblé tous mes ballots, j'en avais dix, je suivis les porteurs et je sortis de la gare pour chercher une voiture. Le gardien et les porteurs me semblaient tout respectueux, mon bagage eut suffi à un potentat oriental en voyage.

Pardonnez-moi d'insister sur de pareils détails, mais le moindre d'entre eux est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre. J'avais vu faire le premier chargement, le porteur s'en était allé rejoindre la voiture et j'attendais que le reste des paquets fut chargé, lorsque je me souvins que dans un moment de distraction, pressé de voir aux autres objets, j'avais placé mon précieux manuscrit sur le faite du premier chargement de boîtes. Je me précipitai pour rejoindre le porteur, descendant la gare à toute vitesse et bousculant deux ou trois passagers. Mais d'une manière ou d'une autre, je me trompai de chemin, je m'égarai dans le labyrinthe de passages entre les chambres à bagages et la sortie et pendant au moins une minute je perdis de vue celui que je cherchais.

Enfin l'ayant retrouvé, je vis qu'il avait eu un accident. Il avait renversé presque tous ses paquets à terre. Il n'en était heureusement rien résulté de fâcheux, et il les eût bientôt ramassés et remis en place. Mais le petit sac contenant le précieux manuscrit n'était plus là, il avait disparu !

Je vis cela en une seconde. En voyageant on apprend à penser et à agir vite. Un instant de recherches parmi les paquets et les boîtes me fut suffisant. Les malles, les sacs, les paniers de fabrication persienne, étaient tous là, ainsi qu'une espèce de gros porte-manteau qui avait au côté une grande bourse destinée à loger le " fez " turc, ou toute autre coiffure, mais qui pouvait contenir beaucoup plus. Tous ces objets que j'aurais pu perdre sans regrets étaient sains et saufs. Mais où était mon manuscrit dans son petit sac ?

Il n'y était plus ! Dans mon désespoir je retournai en toute hâte vers le compartiment du chemin de fer que j'avais occupé croyant que ma mémoire me trompait et que j'y avais pu laisser mon trésor. Mais non, je me rappelais très bien que je l'avais mis sur le haut du chargement de boîtes.

Je revins sur mes pas. Je cherchai querelle au porteur ; j'oubliais que j'étais dans la libre Angleterre, je lui demandai où était mon sac. Je crois même que j'accusai de l'avoir volé. Il se fâcha, bien entendu, et me menaça de me dénoncer au gardien de la gare. Le gardien de la gare ! C'était là une bonne idée. Deux secondes après j'étais en présence de ce fonctionnaire, je lui avais raconté mon histoire et je lui demandais que toutes les issues de la gare fussent gardées afin que

le voleur ne pût s'échapper. J'aurais dû faire cela en Perse. Malheureusement pour moi, j'étais dans un pays bien différent. Le gardien eut un sourire poli, il prit en note ce que je lui disais, me promit de le faire connaître au bureau de police, se fit donner mon nom et mon adresse, mais il ne pouvait faire plus.

J'étais ahuri, confondu, foudroyé. Dans mes pires moments de découragement—et l'explorateur a de ces moments-là comme tout autre homme—je ne m'étais jamais figuré que pareil malheur pourrait m'arriver. Je crois me rappeler d'avoir donné une rémunération quelconque au porteur et de m'être senti mettre dans la main un billet de bagages. Je le regardai machinalement ; on y mentionnait " dix ballots." Si mon manuscrit avait été là il y en aurait eu onze !

En réfléchissant sur cet événement après plusieurs années, je trouve étonnant d'en avoir alors pris si facilement mon parti. Tous ce que je viens de raconter se passa en moins d'un quart d'heure, et après avoir constaté la disparition du précieux sac, je me mis à errer dans Londres.

Ma vie n'avait plus de but. Voilà ce que je me disais. Mais je ressentais un tel découragement, une telle lassitude que j'avais de la peine à penser, à réfléchir.

Que devais-je faire ? Le labeur de ma vie était perdu, et je ne voulais plus aller voir mon éditeur. " La Tombe d'Alexandre " attendrait. Elle ne ferait jamais concurrence à " La Cité de Jonas " pour la bonne raison qu'elle ne serait jamais publiée. Outre que j'avais une mémoire des plus ingrates, je n'avais aucune note pour reconstruire l'histoire de mes explorations. Il n'en fallait pas douter, les dix années d'études, de dangers, de travaux et de privations, tout ce que j'avais enduré si courageusement parce que l'espérance du succès me fortifiait, tout était perdu.

En Orient ! J'avais retrouvé mon énergie, Dieu merci ! Mais j'étais tellement affecté de la perte que j'avais faite qu'il m'avait été impossible d'aller voir mes parents et mes amis. J'avais quitté Londres, ville maudite témoin de mon malheur, le soir même du jour que j'y étais arrivé.

Oui, je reprenais le chemin de la Perse, décidé à considérer comme un rêve les dix années qui venaient de s'écouler, et à recommencer toutes mes explorations.

Rendu à Brindisi, j'étais devenu assez maître de moi-même pour m'apercevoir que j'aurais mieux fait de rester en Angleterre et d'offrir une récompense à qui me rapporterait mon manuscrit. Je réparai mon erreur en télégraphiant immédiatement à mes agents d'affaires à Londres, d'offrir par les journaux une récompense de £100. Je pouvais encore retrouver mon trésor, mais la chance m'en paraissait si incertaine que je me décidai à ne pas attendre, mais à poursuivre ma route à destination de mes quartiers abandonnés d'Ectabana.

Ce fut un triste voyage. Sur la Méditerranée surtout, j'avais le cœur déchiré par le souvenir de toutes les espérances que j'avais caressées, tous les rêves de gloire que j'avais faits en la traversant à toute vapeur, il n'y avait que quelques semaines. Il me semblait avoir dix ans de plus. J'avais vieilli et il y avait comme un vide autour de moi. J'étais comme celui qui vient de perdre son ancien ami, cher à son cœur. Cependant je reprenais courage ; je voulais recommencer la lutte ; je voulais publier mon ouvrage ; je voulais conquérir la gloire en dépit de la fortune envieuse et fut-ce à la onzième heure !

Ce fut dans ces dispositions que je me retrouvai à Alexandrie. Le canal n'était pas encore tout à fait terminé, de sorte qu'il nous fallait suivre l'ancienne route de Suez par terre. Je me tenais sur le quai pour surveiller mes bagages. J'avais tout remporté, voulant être sûr de ne rien perdre de mes richesses et me permettant de doubler le nombre de mes reliques avant de retourner en Angleterre. Tous mes paquets furent déposés, l'un après l'autre, à mes pieds ; je ne m'y intéressais guère, mais cependant je ne voulais pas les exposer à être culbutés par les porteurs égyptiens. Mais une sorte de fatalité semblait poursuivre ces malheureux bagages. Cette fois la victime fut précisément ce porte-manteau que j'ai décrit comme ayant au côté une grande poche pour le " fez." Je réprimandai le matelot qui l'avait laissé tomber, mais rien de fâcheux n'était résulté de la chute, le porte-manteau était tombé d'une hauteur de deux pieds à peu près et je savais qu'il ne contenait rien de fragile. J'allais m'en aller après avoir donné ordre de transporter tous mes ballots au chemin de fer, lorsque je me dis qu'il était plus prudent de les compter.

Il devait y en avoir dix, et dix seulement, puisque le onzième—le sac contenant mon manuscrit avait été perdu. Je les comptai machinalement du regard et me voilà comme pétrifié. Pétrifié est le mot ! Je me sentais rivé au sol comme une pierre druidique. Toutes mes facultés étaient concentrées, absorbées dans un étonnement, une surprise qu'aucune expression ne saurait rendre.

Le sac au manuscrit était là ! Il gisait à mes pieds tout tranquillement. Il me semblait qu'il allait disparaître, mais pas du tout. Mon regard était fixé sur lui

et il avait l'air de me regarder aussi. Au lieu de le saisir immédiatement, j'étais tellement convaincu que je me faisais illusion que je m'en éloignai de quelques pas, comme pour recouvrer l'usage de mes sens. Mais en reprenant ma position près de mon bagage, je revis le sac, il était bien là ! Alors je le saisis fiévreusement, à deux mains, je l'ouvris, je déchirai toutes les enveloppes dont j'avais revêtu mon précieux manuscrit, et je pressai sur mon cœur mon trésor recouvré !

Comment se trouvait-il là ? L'explication en était facile. Le petit sac devait être tombé lorsque mon bagage fut renversé à la station Victoria, et s'être logé par hasard dans la poche du porte-manteau, et par le plus malencontreux des hasards, je ne le cherchai pas là.

Ainsi finit cette aventure ; elle a bien son côté comique, mais elle n'en a pas moins argenté ma chevelure et fait rider mon front, car elle m'a rendu pendant quelques jours profondément malheureux.

NOS GRAVURES

Derniers jours d'automne

Le sujet traité par M. Jenoudet est plein d'une mélancolie irrésistible. Dans la petite cour d'une maison rustique, près du grand mur clair, tiédi par les derniers rayons d'automne, l'aïeule a transporté sa petite-fille mourante pour lui faire apercevoir une fois encore les pâles rayons du soleil. Ses yeux suppliants semblent demander à la lumière quelques jours encore ; elle laisse échapper de ses doigts mourants les dernières fleurs qui, demain, l'accompagneront dans la tombe.

La vieille aïeule enveloppe d'un regard profond et désolé cette enfant chérie, et semble veiller pour retenir l'âme près de s'envoler.

Elle cherche à deviner le temps qui lui reste pour contempler les traits aimés de celle qui est son seul amour, comme on compte les derniers beaux jours.

Hélas ! les fleurs de novembre se faneront plus vite que ne s'ouvrira la tombe de cette pauvre fille ; mais elles reflouriront bientôt, et jamais l'aïeule solitaire ne retrouvera la tendre fleur qui faisait le foyer joyeux et sa vieillesse ensoleillée.

Cette charmante toile était exposée à Paris, au Salon dernier, où elle obtint un grand succès d'attendrissement.

Le nouveau chemin de fer espagnol

Les fêtes qui ont eu lieu récemment à la Corogne et auxquelles le roi Alphonse a assisté, ont appelé l'attention sur les chemins de fer que la Compagnie des Asturies, Galice et Léon a construits à travers les riches et industrielles contrées du nord-ouest de l'Espagne.

Le réseau complet de la Compagnie comprend 800 milles.

Sur cet ensemble, la partie de la ligne de Galice allant de Ponferrada à l'Oural présente une étendue de 100 milles. Sur cette portion du réseau de la Compagnie, il y avait à lutter contre des difficultés techniques considérables. D'immenses travaux étaient nécessaires pour établir les ponts sur la rivière Sil, les viaducs de la montée du Lor, le grand tunnel de la Friera, le grand viaduc de Linares, enfin le grand tunnel de l'Oural. Malgré les difficultés qu'il fallait surmonter, les travaux ont été poussés avec une telle activité, que les trains parcourent aujourd'hui toute la ligne de la Galice, et qu'il n'y a plus de solution de continuité entre Palencia et la Corogne. En résumé, la Compagnie a devancé de dix mois le terme du délai fixé par la loi de concession.

Donc la Corogne, le grand port de l'Espagne sur l'Atlantique, va être désormais en communication directe avec le centre du pays. Cette ville ne peut manquer, dans ces conditions, d'acquiescer promptement l'importance qu'indique son admirable situation géographique et d'arriver à un développement considérable.

En résumé, le chemin de fer qui vient d'être solennellement inauguré par le roi Alphonse est une œuvre économique d'une grande portée, et dont l'accomplissement fait honneur à l'intelligente activité et au fécond esprit d'entreprise de M. M. Donon, Sazerac de Forge, Caillat, Durrieu, Ellissen, Rostand, Bévan, administrateurs de la Compagnie des Asturies, Galice et Léon. On peut dire que cette ligne de chemins de fer, qui a été faite par des Français, avec des capitaux français, et qui va déceler dans l'avenir la puissance de production et la richesse d'une des plus belles régions de l'Espagne, constitue un nouveau lien à la fois matériel et moral entre la France et l'Espagne.

Nous donnons aujourd'hui quelques vues de cette nouvelle ligne qui est excessivement pittoresque sur tout son parcours.

A partir de Palencia, où elle commence, la voie s'enfonce au milieu de plaines immenses, renommées par la richesse du sol, et toutes cultivées en céréales. En face de Palencia, dans la plaine, s'élève le San Cristo de Otero, ruine d'un ancien monastère situé sur le sommet d'une montagne. Après avoir traversé la rivière

L'Esca, on aperçoit Léon, dominé par les flèches de sa cathédrale. Arrivé à Léon, la ligne bifurque dans deux directions, l'une vers le Nord-Ouest, et aboutit à la Corogne (ligne de Galice), l'autre vers le Nord, ligne des Asturies, aboutit à Gijon.

C'est la ligne de Galice qui vient d'être inaugurée. La première ville que l'on rencontre sur cette ligne est Astorga, qui possède une cathédrale d'un beau style gothique, renfermant d'anciens vitraux et de merveilleuses boiseries. La voie s'élève ensuite par de nombreux détours sur les flancs des montagnes, et au milieu des pics imposants, pour atteindre le port de Manzanal et arriver à Ponferrada, qui se trouve au confluent du Sil et de la Boeza. Les ruines d'un vieux château des Templiers domine la ville. On traverse ensuite Monforte, et on arrive à Lugo, capitale de la province de ce nom.

A Estrocho de Cobas, se trouve le pont sur le Sil ; il unit deux tunnels, l'un à la sortie même de la province de Léon, et d'où le train semble se lancer sur l'abîme, l'autre à l'entrée de la province d'Orense ; le pont, entre les deux, est jeté obliquement ; il est en fer, à construction cellulaire ; l'armature métallique a 320 pieds de longueur, 34 pieds de hauteur : il est d'une seule portée.

Cet ouvrage a été d'une grande difficulté d'exécution, situé dans un site absolument sauvage. Lors du passage du train royal, vers six heures du matin, don Alphonse et dona Christine sont descendus pour examiner ce hardi travail.

Le pont sur le Sil, à Rairos, a 900 pieds de longueur ; c'est dans cet endroit qu'ont été trouvées plusieurs grosses pépites d'or ; du reste, le Sil est une rivière aurifère très renommée.

Au point de vue historique, on aperçoit, en arrivant à la station de Grajal, une vieille forteresse que représente notre gravure. Ce fort, d'origine arabe, forme une masse carrée, flanquée de quatre tours, toutes en très bon état de conservation. Ce vieux fort appartient au duc de Sesto, le président du comité espagnol de la Compagnie des Asturies.

La dernière ville importante avant d'arriver à la Corogne est Lugo, chef-lieu de la province du même nom ; sur la vallée est jeté le viaduc de la Chanca, autrement dit de Lugo, qui est un des travaux les plus importants de la ligne.

La vallée de Sixt

La vallée de Sixt est située dans les Alpes de la Haute Savoie, sur le revers septentrional du massif du Mont Buet, au N. N. O. de celle de Chamonix, avec laquelle elle communique par le *chemin muletier* des cols d'Anterne et du Brévent. La distance entre l'abbaye de Sixt et le prieuré de Chamonix est en droite de 12 à 13 milles. Toute vallée à sa rivière, qui est restée comme son âme après avoir servi à lui donner, en grande partie, sa forme actuelle : celle de Sixt est un large torrent, nommé le Giffre, qui se jette dans l'Arve de Chamonix, en amont et non loin de Bonneville.

Ce pays est encore peu connu, malgré tout ce que la nature alpine y déploie de merveilles. C'est pourquoi la section du mont Blanc du Club alpin français s'est fait un devoir d'y célébrer la première partie de sa fête annuelle.

Cette contrée était encore inculte et déserte vers le milieu du douzième siècle. Le fond en fut défriché et colonisé par les soins de quelques religieux augustins, venu de l'abbaye d'Abondance, sous la conduite du bienheureux Ponce, frère du baron de Faucigny, Aymon I, qui lui fit donation de toute la vallée, l'an 1144. Autour du nouveau monastère se groupèrent peu à peu les maisons qui forment aujourd'hui le village principal, dit l'abbaye de Sixt, et dans la suite des temps il se forma dans les lieux environnants quelques autres petits villages ou hameaux. Il ne reste plus rien des constructions primitives de l'abbaye du moyen âge. Elle avait été réédifiée en 1622, mais les douze chanoines qui y résidaient à la fin du siècle passé furent expulsés par la Révolution, et depuis lors leur demeure est restée sécularisée.

L'abbaye de Notre-Dame de Sixt, s'appelle aujourd'hui *Hôtel du Fer-à-Cheval et des Clubs alpins*. L'hospitalité n'y est plus pratiquée charitablement, mais elle ne laisse pas d'être fort accommodante pour le genre de touristes auxquels elle fait profession de s'adresser de préférence.

Le torrent du Giffre est formé de deux branches principales, et après leur confluent près de l'abbaye, à l'altitude d'environ 2,250 pieds, il s'échappe par l'étroit et profond défilé des Tines pour se rendre à l'Arve, en passant par la vallée de Samoëns et de Taninges. Cette bifurcation fait que cette vallée se divise en deux vallons, qui sont comme les bras d'un Y très évasé, courant sur Sixt, l'un du N.-E. et l'autre du S.-E. Le premier, long de 8 milles, et qui est le plus intéressant par ses cascades et la grandiose montagne qui le domine, la pointe de Tanneverges (2,988), s'appelle le vallon de la Combe ou du Giffre bas, et le second, long de 6 milles, est le vallon des Fonts ou du Giffre haut,

au-dessus duquel s'étale le dôme neigeux du Buet et par où passe le chemin de Chamonix.

On se rend de l'abbaye au pied du pic de Tanneverges par un chemin commode et en moins de deux heures. Le vallon est étroit jusqu'au delà du double hameau de Nantbride, où l'on passe de la rive droite du Giffre sur sa gauche par le pont dit de l'Eau-Rouge. Le fond est bien cultivé. Les flancs des montagnes, quand la pente n'en est pas trop abrupte, sont boisés de hêtres et de sapins rouges, pendant que sur les bords du torrent s'étendent des halliers d'aunes, de trembles et de frênes. Les forêts sont entrecoupées de clairières, où s'élèvent çà et là des chalets, dont la maçonnerie blanche et la brune toiture font un charmant effet dans la lumière du matin. A la région des bois succède celle des pâturages, dont l'utile gazon dispute le terrain à la stérilité de la pierre, et la montagne se termine, à une hauteur vertigineuse, en un désert de roches et de neiges que le sage se contente de scruter d'un regard tranquille, en laissant à d'autres la vaine gloire d'y porter un pied téméraire.

La vallée de Sixt est célèbre pour le grand nombre et la variété de ses cascades. L'on en admire déjà plusieurs sur le chemin de l'abbaye au cirque du Fer-à-Cheval. Mais la plus grande quantité se trouve assemblée dans ce cirque, qui est pour le commun des touristes le site le plus intéressant de toute la vallée. C'est une enceinte semi-circulaire de rochers à pic, d'une demi-lieue de pourtour, flanquée des pointes de Tanneverges et de la Tête-Noire, et tellement haute que, pendant qu'ils plongent du pied dans une épaisse verdure de broussaille et de gazon, leur couronnement se montre plaqué de névés, qui persistent sur les terrasses inclinées d'où ruissellent des eaux abondantes. Elles tombent en cascades de tous côtés, et au printemps, à la fonte des neiges, on en distingue de vingt-cinq à trente dans ce magnifique château d'eau. Ordinairement, il ne s'en voit qu'une douzaine, et qui, au fort d'un été sec, sont réduites à peu de chose ou tarées tout à fait.

A partir du Fer-à-Cheval et au-delà de Tanneverges, le vallon se prolonge par le fond de la Combe jusqu'aux escarpements inaccessibles qui sont dominés par la sommité glacée du mont Ruan.

Il nous reste peu de place pour parler du vallon des Fonts. Le Giffre haut a ses sources dans une vaste enceinte de pâturages, où elles sont alimentées surtout par la fonte des neiges et des glaces du mont Buet.

Le vallon est dominé par la pyramide sourcilieuse de la Pointe de Salles, haute d'environ 8,400 pieds. Ce pic et celui de Tanneverges sont les plus superbes des montagnes de la vallée de Sixt. Sur chacun de ses côtés il porte comme un décor de l'effet le plus grandiose une cascade magnifique, l'une dite du *Rozet* et l'autre d'*Anterne*. A mi-hauteur de l'escarpement de la Pointe de Salles on observe le curieux contournement des couches du calcaire jurassique, qui a reçu le nom très bien choisi des *faucilles* du Chantet. A côté de cette montagne il y a celle des Places ou des Marmottets. Entre les Marmottets et le mont dominant le confluent des deux Giffres passe le chemin allant au lac de Gers, le long de la cascade d'Anglennes.

LITTÉRATURE

La fille du célèbre Charles Lever vient de faire son début dans les lettres, par un volume de poésies intitulées : *Fire-Flies*.

* *

Charles Reade écrit pour le *Harpers* une série d'études sur les personnages les plus célèbres de la Bible.

* *

De nouveaux manu crits de Darwin doivent prochainement être publiés : ils se rapportent surtout à l'instinct des animaux.

* *

Von Ranke, le célèbre auteur de l'histoire des papes, est entré dans sa 88e année, et il continue ses travaux avec plus d'activité que jamais. C'est le Bancroft de l'Europe.

* *

Le professeur Max Muller a traduit le *God save the Queen* en hindoustani. Nous publierons quelque jour cette traduction qui, sans doute, intéressera vivement nos lecteurs.

* *

Le livre de Mgr McLaren, évêque d'Illinois, intitulé : *Catholic Dogma, the antidote of Doubt*, est l'objet d'une mention très flatteuse dans les journaux américains.

* *

Mgr Cameron, du Cap Breton, N.-E., vient de terminer une traduction du catéchisme catholique en langue galloise, et l'impression doit être commencée de suite. On voit qu'il n'y a pas seulement que les Français qui persistent, au Canada, à parler une langue autre que la langue anglaise.

CHOSSES ET AUTRES

Son Excellence Mgr Smeulders est arrivé hier à Montréal.

Le marquis de Lorne et la princesse Louise sont installés au palais de Kensington, à Londres.

Dans sa séance du 3 courant, le Conseil Municipal de Montréal a décidé de recevoir lord et lady Lansdowne aux frais de la ville, pendant le carnaval.

Le major Taschereau, de la batterie B, doit succéder au colonel d'Orsonnens comme major de brigade, à Québec.

Le contrat pour les améliorations projetées des fortifications de Québec, a été accordé à M. Pampalon, de cette dernière ville.

Le Pape a écrit une lettre approuvant la lettre pastorale du cardinal McCabe, dénonçant les sociétés secrètes en Irlande.

L'archevêque Croke, de Waterford (Irlande), a dit que la génération actuelle verrait l'Irlande drapée dans le manteau de la liberté, sous l'étendard irlandais.

M. Champagne, ex-député pour le comté des Deux-Montagnes, est nommé conseiller législatif en remplacement de l'hon. M. Lacoste.

Une proclamation du lieutenant-gouverneur annonce, dans la *Gazette Officielle*, l'organisation légale de la compagnie du gaz de Montréal.

Le 16 novembre dernier, M. Faucher de Saint-Maurice a été nommé membre correspondant de la Société de Géographie Commerciale de Paris.

Des cartes postales, avec réponse payée, du prix de vingt centimes (4 centins), sont maintenant expédiées de France et d'Algérie, à destination du Canada.

Le parlement de Québec sera probablement convoqué vers la fin de janvier, et se réunira dans les nouveaux édifices sur lesquels on a posé un toit temporaire pour l'occasion.

Les journaux de Toronto continuent à se plaindre des hauts prix exigés par le Grand-Tronc depuis son amalgamation avec le Great-Western.

Une dépêche de sir Charles Tupper annonce que le prince de Galles tient beaucoup à ce que le Canada soit représenté à l'exposition d'hygiène qui doit avoir lieu à Londres.

On annonce que le traité de commerce entre l'Angleterre et l'Espagne, qu'on était à négocier depuis quelque temps, vient d'être signé à Madrid, et va être appliqué immédiatement.

On dit que M. l'abbé Daidé, diacre, secrétaire de Son Excellence Mgr Smeulders, recevra l'ordre sacré de la prêtrise aux prochaines ordinations qui auront lieu dans le courant du mois.

M. J. Quinn, marchand de glace, a obtenu le contrat de la fourniture de la glace pour la construction du palais de glace en cette ville. Environ 10,000 blocs de glace seront nécessaires pour cet édifice temporaire.

Le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Constantinople, a été chargé par son gouvernement d'informer la Porte que la France ne permettrait pas, sous aucun prétexte, à la Turquie d'intervenir au Soudan.

Il vient d'être prouvé, par le rapport d'une commission en Angleterre, que le marquis de Lansdowne, notre nouveau gouverneur-général, exige de ses tenanciers en Irlande un prix moins élevé que celui fixé par la commission.

On vient de terminer le plan de l'agrandissement du collège d'Ottawa, dont on va doubler les dimensions actuelles. On va aussi ériger un grand séminaire. Les travaux coûteront \$80,000. On a commencé à creuser les fondations.

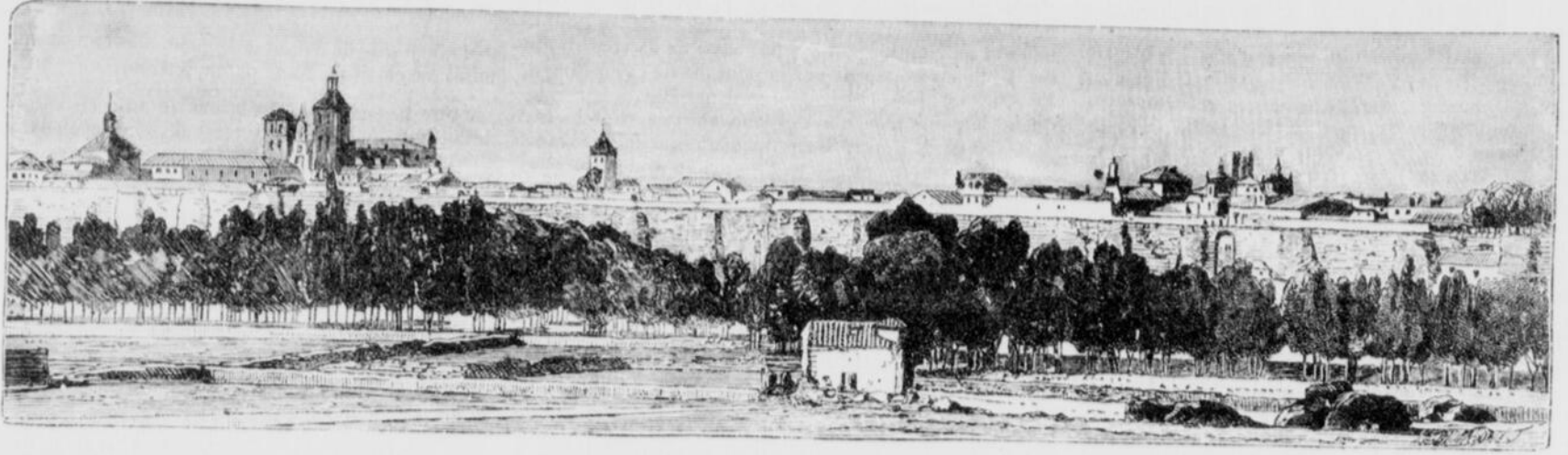
Le marquis de Ripon, vice-roi des Indes, accompagné du duc et de la duchesse de Connaught, a ouvert officiellement, à Calcutta, l'exposition des Indes Orientales. Les cérémonies ont été magnifiques, et un grand nombre de princes indiens y ont pris part.

Guy, le solliciteur d'O'Donnell, cherche à induire les membres du jury qui condamneront son client à signer un mémoire, demandant au secrétaire de l'intérieur de commuer la sentence de mort d'O'Donnell. Quelques jurés sont disposés à signer, mais la majorité s'y oppose.

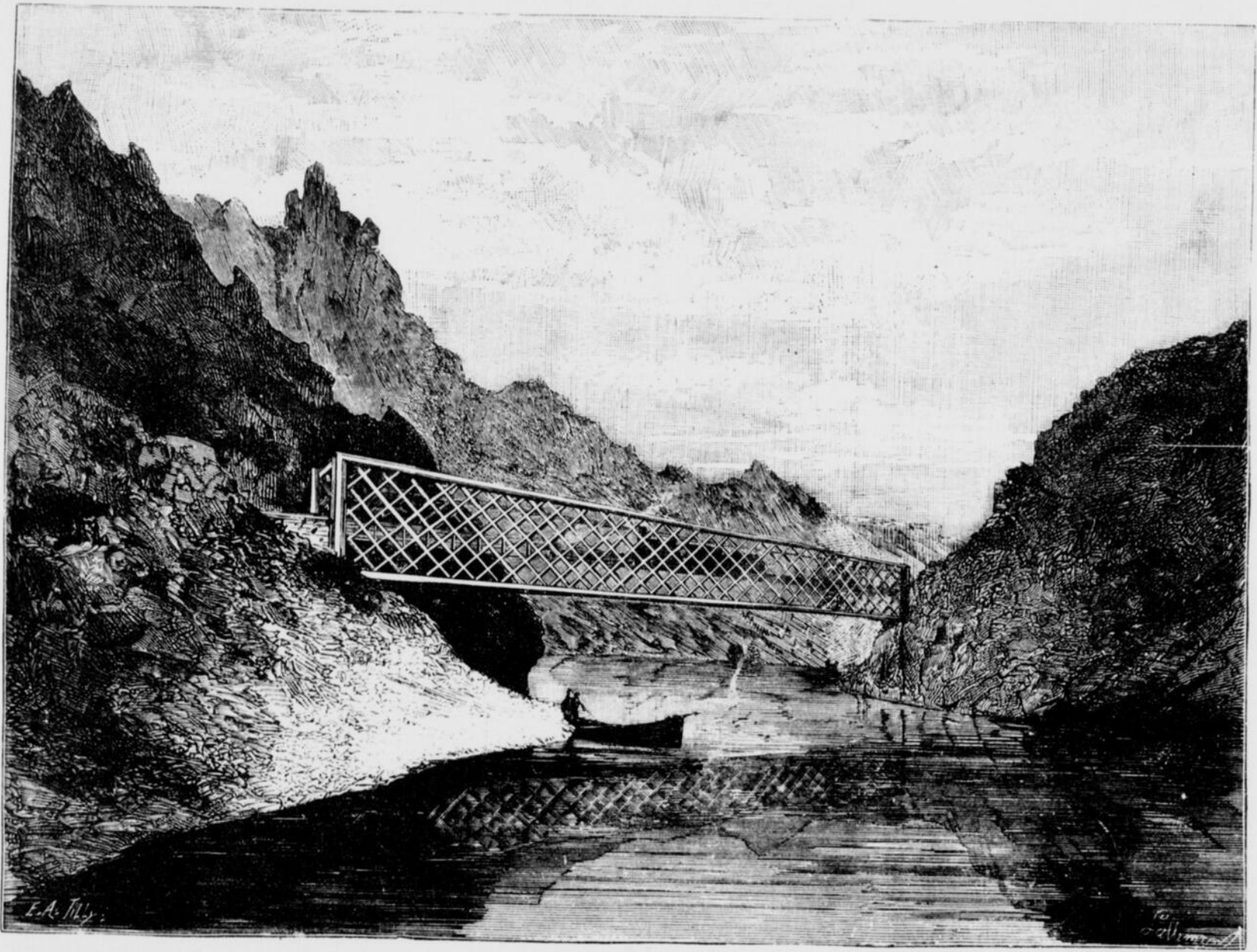
Battle Creek, Mich., 1879.

Messieurs.—Ayant souffert pendant plusieurs années de dyspepsie et de débilité générale, sur l'avis de mon médecin j'ai fait usage des Amers de Houlblon, et aujourd'hui je suis guéri.

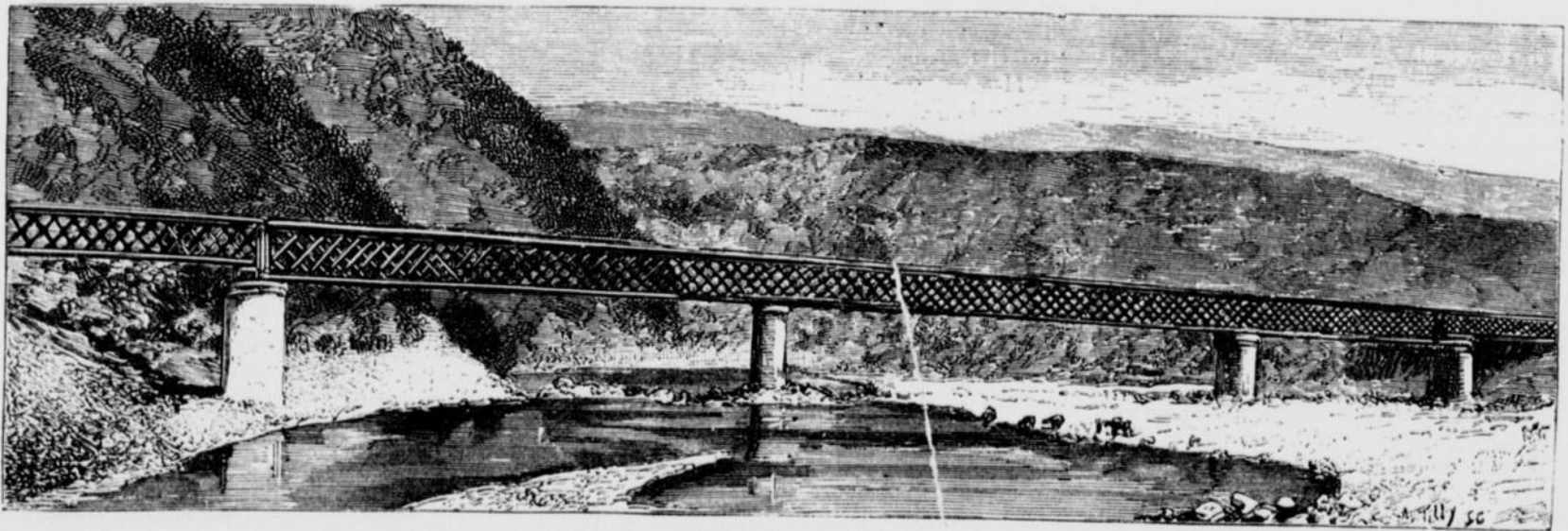
THOS. S. KNOX.



ASTORGA

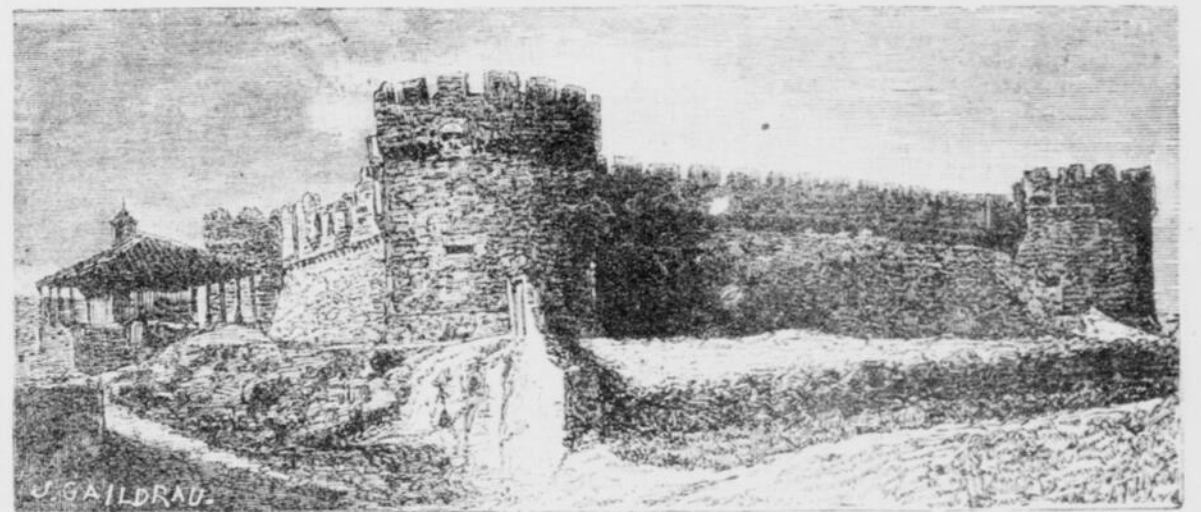
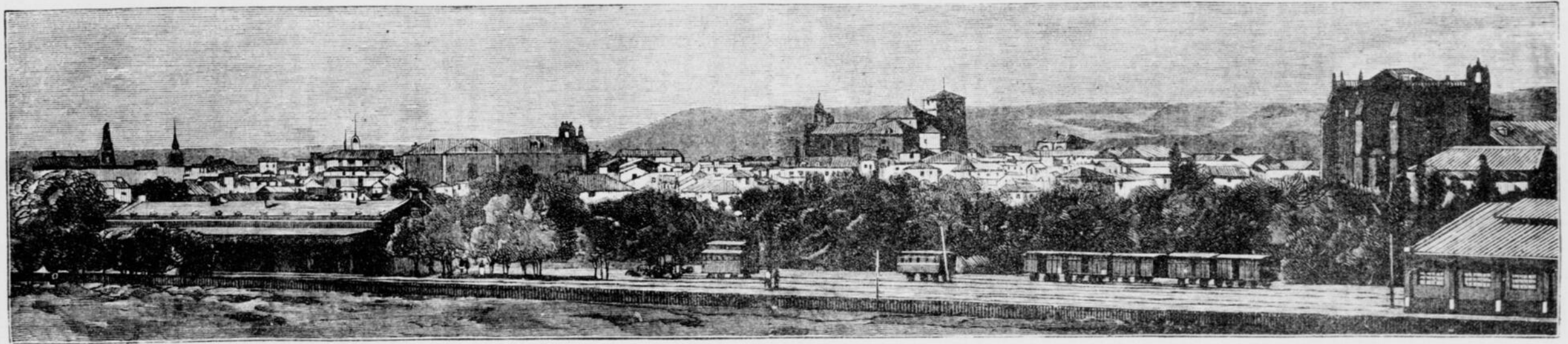
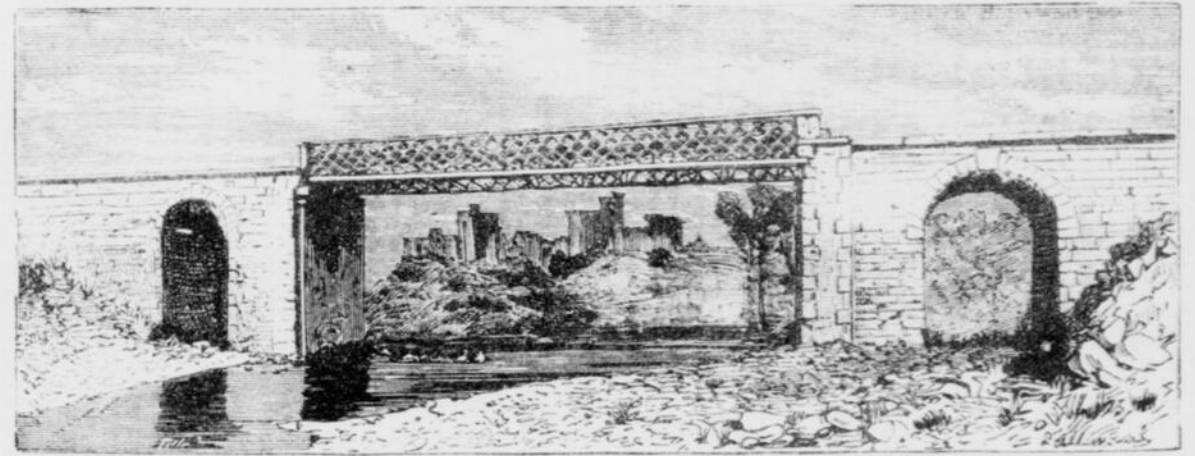
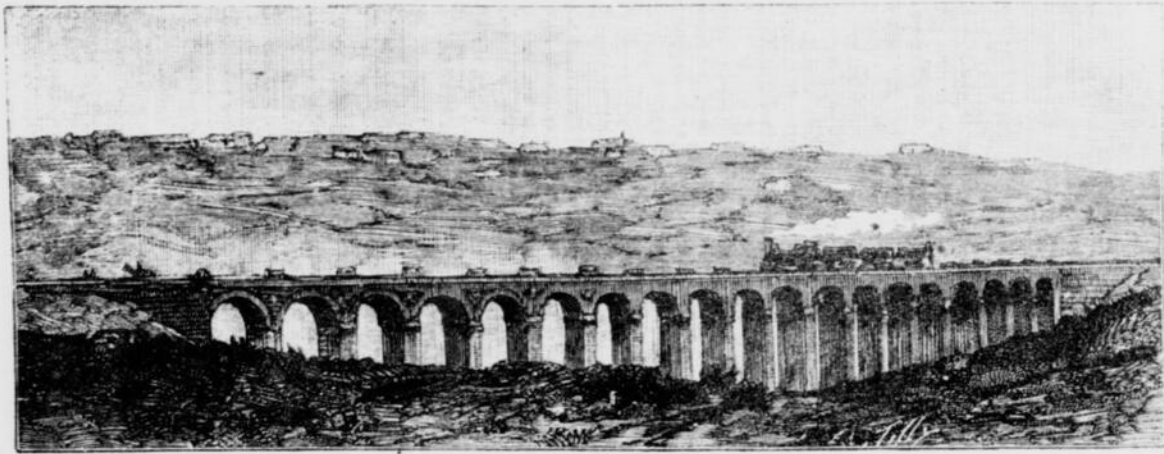


PONT SUR LE SIL A ESTRECHO DE COBA



PONT SUR LE SIL A RAIROS

ESPAGNE. — LE CHEMIN DE FER DES ASTURIFS, GALICE ET LEON, INAUGURE LE 1^{er} SEPTEMBRE



PALENCIA : LE SAN CRISTO DE GERO
 ESPAGNE. — LE CHEMIN DE FER DES ASTURIES, GALICE ET LÉON, INAUGURÉ LE 1^{er} SEPTEMBRE

L'ORAISON DOMINICALE

Notre père, qui résidez aux cieux,
Céleste séjour de lumières,
Que votre nom à jamais glorieux
Soit invoqué dans nos prières.

Que votre règne de bonté
Pour nous arrive si prospère,
Que votre sainte volonté
Soit faite au ciel et sur la terre.

Mon Dieu! dispensateur du bien,
Et comme une faveur première,
Donnez-nous le pain quotidien,
Manne du pauvre en sa chaumière.

Nos offenses pardonnez-nous,
Ainsi que nous devons le faire
Pour nos frères méchants, jaloux,
Auxquels nos larmes semblent plaire.

Ne nous laissez pas succomber
Aux tentations qui dévient.
Du mal daignez nous délivrer,
Seigneur! vos enfants vous implorant.

Novembre 1883.

GONTRAN.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXXII

LES SUITES D'UNE ROUERIE

Une clameur triomphale des garçons de ferme accueillit ce dénouement.

— Eh bien ! fit ensuite Nicolas en frappant d'un air orgueilleux sur le canon rouillé de son vieux fusil, qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure ? Ça y est-il, hein, mes garçons. pensez-vous qu'on sache jouer un peu de la clarinette de cinq pieds ? ... Je crois, sans me vanter, que je lui ai fait son affaire assez promptement à ce *guerdin-là*, et qu'il ne demande pas son reste ...

Bonaventure et Pancrace, le troisième paysan se nommait Pancrace, se montrèrent bons compagnons ; ils ne témoignèrent aucune jalousie, et ils applaudirent fraternellement au triomphe de leur camarade.

— Ah ! dame ! oui, dit Pancrace, faut être juste ? tu lui as donné son compte comme il faut !

— C'est toujours un scélérat de moins, appuya Bonaventure, et, quant à ce qui est de faire des mauvais coups, la chose est certaine, celui-là n'en fera plus ...

— Ça lui apprendra ! reprit Nicolas. S'il en arrivait autant à toutes les vilaines gens, le monde ne serait pas si méchant. — C'est dommage tout de même qu'il ait coulé si vite au fond ... hasarda Pancrace, j'aurais voulu voir de plus près la frimousse du particulier.

— Bah ! nous l'avons bien assez vu ! répliqua Bonaventure, il était noir comme le diable et plus laid que les sept péchés ... les écrivains vont le manger présentement : grand bien leur fasse ... que Dieu ait son âme.

— Ils ne doivent point savoir, là-bas, tout de même, ce qui se passe par ici ... poursuivit le vainqueur Nicolas ; il faut aller raconter la chose à la *fermière* ... elle sera joliment contente ... ah ! dame ! oui.

Nos trois héros regagnèrent la route et se dirigèrent vers le petit groupe de personnages loin duquel la poursuite avait entraîné les chasseurs et le gibier.

La fermière portait une lanterne en sortant de sa demeure, de telle sorte que le lieu de la scène resta faiblement éclairé, même après le départ des trois jeunes gens.

Pauline Talbot, toujours enveloppée d'un voile noir à travers lequel il était impossible de distinguer ses traits, s'approcha vivement de Lascars, qui, dans une attitude fière et modeste, s'appuyait sur son épée nue.

— Ah ! monsieur, balbutia-t-elle d'une voix brisée par l'émotion, comment vous remercier dignement de ce que vous venez de faire pour deux pauvres femmes !

En entendant la voix de la jeune fille, Lascars tressaillit malgré lui, sous le choc d'un souvenir inattendu. Mais il se remit aussitôt et cacha son trouble.

— Vous ne me devez rien, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant d'une façon courtoise et respectueuse ... Je n'ai fait que mon devoir ! Tout gentilhomme, tout galant homme, aurait agi comme je viens d'agir.

— Votre modestie vous abuse ! ... reprit Pauline, il est très grand, très beau, très héroïque d'exposer sa vie ainsi que vous l'avez fait ... Mais que vois-je ? ajouta-t-elle, saisie d'un tremblement soudain, que vois-je, monsieur ? vous êtes blessé ! votre sang coule !

— Je crois, mademoiselle, que vous vous trompez ... répliqua le baron en s'efforçant d'appeler un sourire sur ses lèvres, sans y parvenir toutefois, car en ce moment une vive inquiétude s'emparait de lui ... il voyait les paysans gagner du terrain sur Sauvageon, il commençait à trembler que ce dernier ne se laissât prendre, et l'on comprend quels devaient être les inconvénients et les dangers résultant de cette capture, pour lui-même autant que pour son valet.

De là le trouble et l'inquiétude dont nous venons de parler. — Non, monsieur, je ne me trompe pas ... reprit Pauline avec une extrême vivacité, regardez votre main ... elle est toute sanglante ! ... Oh ! mon Dieu ! pourvu que la blessure ne soit pas profonde et dangereuse !

Lascars, un peu surpris, abaissa ses yeux vers sa main, et la vit en effet marbrée de taches rouges. Quelques larges gouttelettes de sang filaient depuis le poignet jusqu'au bout des doigts et tombaient une à une sur la poussière de la route.

Dans la chaleur du combat simulé avec Sauvageon, le baron, sans s'en apercevoir, s'était fait à l'avant-bras gauche une entaille légère qui ne lui causait aucune souffrance, quoique suffisante pour alarmer cruellement la jeune fille.

— Vous voyez bien, monsieur ... continua-t-elle, vous voyez !

— J'en conviens, mademoiselle, que vous seule aviez raison, répliqua Lascars, mais, je puis vous l'affirmer, le pansement le plus simple suffira pour faire disparaître jusqu'à la moindre trace de cette égratignure.

— Ce pansement dont vous parlez, monsieur, il faut le faire tout de suite ...

— Aussi, mademoiselle, vais-je reprendre le chemin de mon logis ... J'ai là, tout près, un bateau ... dans une demi-heure je serai chez moi.

— Non, monsieur, répliqua Pauline, ce n'est point ainsi que je l'entends ... Voici la porte de la maisonnette que j'habite avec ma chère gouvernante, madame Audoin ... entrez dans notre pauvre demeure ... Je laverai votre blessure et j'attachai sur votre poignet une bande de fine toile blanche ...

— Comment, murmura Lascars dont cette proposition combait tous les vœux, comment, mademoiselle, vous voulez ... Pauline ne lui laissa pas le temps d'achever :

— Ah ! dit-elle, c'est bien le moins que je pense moi-même une blessure reçue pour moi ... Venez donc, monsieur, je vous en prie ... ce sera l'affaire d'un instant ... Songez qu'il nous faut de la lumière, ma bonne Audoin, ajouta la jeune fille en s'adressant à la vieille dame, allume bien vite la petite lampe.

Les paysans et le fugitif avaient disparu dans les ténèbres ; on n'entendait plus que le bruit de leurs pas et le murmure de leurs respirations haletantes.

Déjà Pauline se dirigeait vers la maisonnette, et le baron se disposait à l'accompagner.

C'est en ce moment que retentit dans l'éloignement le coup de feu de Nicolas.

Lascars eut un nouveau tressaillement. Les trois femmes poussèrent un cri.

— C'est drôle tout de même ! dit la fermière, je croyais que le vieux fusil n'était pas chargé ! ...

— Il se passe là-bas quelque chose de terrible ... murmura Pauline en joignant les mains, oh ! mon Dieu ... mon Dieu ... pourvu qu'ils n'aient pas tué ce malheureux ! ...

— S'ils l'ont tué, reprit la fermière, ma foi, tant pis pour lui ! la perte ne sera pas grande ...

— Mademoiselle, demanda Roland à l'orpheline, êtes-vous d'avis comme moi d'attendre ici le retour de ces braves jeunes gens qui nous apprendront ce qu'ils ont fait ?

Pauline répondit par un signe affirmatif.

Enfin, les souliers ferrés de Nicolas, de Bonaventure et de Pancrace retentirent sur la route durcie ; leurs lanternes brillèrent au loin comme des feux follets et se rapprochèrent rapidement ; les jeunes gens furent bientôt à la portée de la voix.

— Eh bien ! leur cria la fermière dès qu'elle supposa qu'ils pouvaient l'entendre, qu'est-ce que vous avez donc fait du brigand ?

— Mam' Mathurine, répondit fièrement Nicolas, soyez paisible ! Celui-là ne vous empêchera plus de dormir ! ... vous pouvez vaquer à vos affaires le long des routes, nuitamment, sans courir le risque de le rencontrer ! ... il ne violentera personne, ni cette nuit, ni demain, ni jamais ...

— Vous l'avez tué ! s'écria Pauline ...

— Un peu, mam'zelle ... répliqua le vainqueur avec orgueil.

La jeune fille cacha dans ses deux mains sa figure pâle sous son voile.

— Ah ! balbutia-t-elle, c'est affreux ! ... Certes, cet homme était bien coupable, mais il ne méritait pas la mort.

— Faites excuse, mam'zelle, reprit le garçon de ferme un peu honteux de cette désapprobation si manifeste, impossible de faire autrement ... Le *guerdin* ne voulait entendre à rien. Il avait sauté dans la rivière, où il plongeait comme un canard, et il allait nous brûler la politesse le mieux du monde, quand j'ai tiré dessus ... vous voyez bien présentement que ce n'était point pour le plaisir ... C'était à lui de s'arrêter, de se rendre et de nous dire : Je suis un mauvais gueux, un vrai coquin, une franche canaille ! et qu'on me mène en prison, qu'on me juge et qu'on me pend ! J'y souscris ! s'il avait dit ça, mam'zelle, au lieu de se jeter à l'eau, foi de Nicolas, il serait encore, à l'heure qu'il est, aussi bien envie que vous et moi ...

— Est-ce que vous l'avez tué raide ce malheureux ? demanda Lascars.

— Pour ce qui est de ça, oui, monsieur ... répondit le jeune paysan, il a fait le tourniquet un moment, comme un homme qui se *noye* ... et puis, couic ! il a coulé au fond de la rivière ! ... bonsoir la compagnie ! ... plus personne ! ...

— Je l'aime mieux mort que blessé ... pensa Roland, dont la poitrine était soulagée d'un poids énorme, au moins ainsi, je n'ai rien à craindre.

Puis il ajouta, par réflexion :

— Le pauvre diable m'était très utile, il le serait devenu plus encore, et je le regrette sincèrement.

Telle fut la courte oraison funèbre de Sauvageon.

La fermière reprit :

— Depuis quand donc, Nicolas, le fusil était-il chargé ?

— Depuis hier, mam' Mathurine, pour tirer sur la gueuse de fouine qui vient au poulailler manger nos poules, répliqua le paysan, j'avais mis dans le canon une forte charge de poudre et une grosse poignée de petit plomb ... Aussi, ça m'a donné une fièvre tape ! Dieu de Dieu ! j'ai failli tomber à la renverse !

— Vous plaît-il maintenant de me suivre, monsieur ? demanda Pauline à Lascars, votre blessure n'a déjà que trop longtemps attendu.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondit le baron, et ma reconnaissance pour vos bontés est d'autant plus grande que ma blessure est plus légère.

La jeune fille, précédant Lascars, se dirigea vers la maisonnette, où madame Audoin était entrée avant eux.

Sur la table, à côté de la lampe, était ouvert un gros livre, lecture habituelle des deux femmes, la Bible ...

XXXIII

PAULINE ET LASCARS

— Vous le voyez, monsieur, dit la jeune fille avec un triste sourire. Vous le voyez, la maison est pauvre ... que mon sauveur y soit pourtant le bienvenu ! Je suis orpheline, mais, du haut du ciel, mon père vous remercie et vous bénit.

En même temps elle releva son voile.

Lascars attendait avec une vive impatience le moment où

les traits, si chaleureusement vantés par Sauvageon, lui apparaîtraient enfin.

En les voyant, une mortelle pâleur envahit son visage ... Ses pressentiments ne l'avaient point trompé ; il se trouvait bien réellement en présence de Pauline Talbot dont il avait déjà, à plus d'une reprise, cru reconnaître la voix, et la vue de cette malheureuse enfant, portant un deuil qui était son ouvrage, évoquait dans sa mémoire tous les souvenirs sinistres de la nuit du 30 mai ...

— Vous pâlissez, monsieur ! ... s'écria Pauline prise d'un soudain effroi, vous souffrez davantage ... Je le vois, j'en suis sûre ...

— Je souffre un peu, c'est vrai ... murmura Lascars, saisissant le prétexte qui s'offrait à lui pour expliquer son trouble manifeste.

— Vite ... vite ... ma bonne Audoin, poursuivit la jeune fille, déchirez de la toile et taille des bandes, je vais préparer de l'eau salée ...

Le pansement fut fait en trois minutes par Pauline, d'une main légère et délicate, et une longue bande de toile fine, soigneusement cousue, s'enroula autour du poignet du gentilhomme.

Ce temps si court avait suffi à Lascars pour effacer les traces de son émotion, pour reprendre son calme et redevenir maître de lui-même.

— Vous trouvez-vous mieux maintenant, monsieur ? lui demanda la jeune fille.

— Je me trouve complètement bien, mademoiselle ... répondit le baron, toute souffrance a disparu, grâce à vous ... Mais c'est beaucoup trop vous occuper de moi, ajouta-t-il, la frayeur qu'une agression infâme a dû vous causer pouvait avoir des suites bien autrement graves qu'une blessure insignifiante comme la mienne ... Rassurez-moi sur votre compte, je vous en supplie ...

— Ma frayeur a été grande, je l'avoue, murmura Pauline, il m'a semblé que j'allais mourir d'épouvante et de saisissement lorsque je me suis vue livrée sans défense au misérable qui vient de payer de sa vie un crime inachevé ... Je suis un peu ébranlée, voilà tout ... Je me sens faible comme à la suite d'un accès de fièvre. Mais ceci ne m'inquiète guère, et demain, après quelques heures de sommeil, je serai redevenue ce que j'étais ce soir avant cette terrible aventure ... Ainsi, monsieur, je vous dois la vie, car sans vous, certainement je n'existerais plus à cette heure ...

— Vous avoir sauvée, mademoiselle, sera la joie et l'orgueil de toute mon existence ! s'écria Lascars avec feu.

— Mon sauveur veut-il me permettre de lui adresser une question ? demanda timidement Pauline.

Pour toute réponse, le baron s'inclina.

— Je suis fille d'Eve ... continua l'orpheline avec un demi-sourire, et, en cette qualité, curieuse ... Par quel miracle du hasard, par quel prodige incompréhensible pour moi, se fait-il que vous soyez arrivé si providentiellement à mon secours ?

— Ce qui vous semble miraculeux est en réalité la chose la plus simple du monde, répliqua le baron ; depuis quelques jours, mademoiselle, je suis presque votre voisin.

— Ah ! fit la jeune fille avec une sorte de joyeux étonnement, vous demeurez à Bougival ou à Port-Marly ! ...

— Pas précisément, mais j'habite de l'autre côté de la Seine, presque en face de la machine, une vieille maison délabrée qui se nomme le Moulin-Rouge.

— De grandes déceptions, d'amers chagrins, la trahison de ceux que j'aimais, l'ingratitude de gens à qui je m'étais dévoué, m'ont chassé de Paris et je suis venu enfermer au fond d'une retraite absolue mon cœur et mon âme froissés tous deux douloureusement.

— Dans cette solitude involontaire je n'ai qu'une seule distraction, qu'un plaisir unique, la promenade, et je choisis presque toujours, pour goûter ce plaisir, les heures sombres où la tristesse de la nature est d'accord avec ma prompte tristesse.

— Comme moi ... balbutia Pauline d'une manière à peine distincte, comme moi ...

— Presque chaque soir, continua le baron, je monte dans ma barque et je me laisse entraîner à la dérive par le fleuve. Aujourd'hui, au moment où je venais de passer devant votre maison, il m'a semblé entendre des plaintes, des gémissements, des appels, sur la route qui domine la rivière ...

— Je ne pouvais hésiter un seul instant. J'ai amarré mon bateau au premier buisson qui s'est rencontré sous ma main le long du bord, j'ai franchi rapidement la berge, et, grâce au ciel, il m'a été permis d'arriver assez tôt pour vous venir utilement en aide. Vous savez le reste, mademoiselle, et vous voyez que rien n'est plus simple ...

— Rien ne serait plus simple en effet, monsieur, répondit Pauline, si le courage intrépide et la générosité chevaleresque étaient les vertus de tout le monde ; mais comme, par malheur, il n'en est rien, laissez-moi croire et laissez-moi dire que cette chose si simple dont vous parlez est une grande et belle action ...

Lascars eut un sourire aux lèvres.

— La reconnaissance que vous croyez me devoir, mademoiselle, répliqua-t-il, joue en cette circonstance le rôle de verre grossissant. Elle exagère singulièrement ce qui ne saurait être un mérite qu'à vos yeux. Enfin, cette reconnaissance, l'accepte comme si je la méritais, et j'use des droits qu'elle me donne en vous adressant une prière ...

— Laquelle, monsieur ? demanda vivement Pauline.

— Celle-ci : Permettez-moi de venir de temps en temps prendre de vos nouvelles, et, quoique vous ne me connaissiez que depuis un instant, daignez me faire l'honneur de me traiter en vieil ami ...

Cette demande imprévue causa un trouble extrême à Pauline, dont le doux et beau visage un peu pâle devint soudainement pourpre.

Elle échangea avec madame Audoin, non moins troublée qu'elle, un regard où se lisait le plus immense embarras ; elle hésita avant de répondre, et, pendant quelques secondes, elle resta muette.

Lascars rompit ce silence significatif.

— Ai-je donc été trop ambitieux ? dit-il, et me réservez-vous le chagrin et l'humiliation de voir ma requête repoussée ? ...

L'embarras de Pauline redoubla, le feu de ses joues devint comparable aux teintes ardentes du cactus.

— Que puis-je vous répondre ? balbutia-t-elle, suis-je maîtresse d'écouter mes désirs ? ... d'obéir à ma volonté ? ... ne dois-je pas, même au prix d'un réel sacrifice, respecter cette loi suprême que le monde appelle *convenance* ... Madame Audoin et moi nous vivons dans un isolement complet ... nous n'avons pas de protecteurs ... pas d'amis ... nous ne recevons personne ... Ne serait-on point en droit de s'étonner

si nous faisons une exception à notre règle de conduite ?

— Eh ! mademoiselle, qui donc s'étonnerait ? s'écria Lascars, ne vous faut-il pas un défenseur en raison même de votre isolement ?... n'en avez-vous pas eu ce soir la preuve irrécusable. D'ailleurs la maison d'une jeune fille peut et doit être ouverte à son frère....

Pauline poussa un soupir.

— Hélas ! fit-elle ensuite, vous n'êtes pas mon frère....

— Je suis prêt à le devenir, répliqua le baron, si vous daignez m'accorder le titre de votre ami.... et jamais, je vous en donne ma parole de gentilhomme, jamais affection fraternelle ne se sera montrée plus pure et plus respectueuse que la mienne....

Pauline secoua doucement la tête.

— Vous refusez ?... demanda Lascars d'une voix altérée.

— Il le faut, monsieur.... murmura la jeune fille, et je vous jure que cela me coûte !... mais mon seul bien en ce monde est le nom sans tache que m'a laissé mon père. Je dois à celui qui n'est plus, je me dois à moi-même, d'éviter toute démarche imprudente qui puisse faire naître des soupçons injustes.... Je vous en conjure, monsieur, dites-moi que vous me comprenez, dites-moi que vous m'approuvez, et que rien, dans mes paroles, ne vous blesse et ne vous offense....

— Vous êtes cruelle pour moi, mademoiselle ! répondit Roland avec amertume, et je mentirais en vous laissant croire que je reste insensible à la blessure que vous me faites ! Mon nom, comme le vôtre, est sans tache.... le baron de Lascars n'a pas une honte dans son passé, et votre honneur, je l'atteste, était en sûreté sous la garde du mien ! Je courbe la tête cependant devant l'arrêt qui me frappe.... J'aurais dû le prévoir et ne point m'exposer à l'entendre de votre bouche ! Hélas ! je le savais depuis longtemps, en ce monde, la reconnaissance est toujours sur les lèvres et jamais dans le cœur ! Au risque de ma vie j'ai sauvé la vôtre, et votre première action est de me bannir à jamais d'une existence que vous me devez.... Adieu, mademoiselle, que Dieu vous protège, soyez heureuse, et si quelque nouveau péril venait plus tard à vous menacer, appelez hardiment à votre aide celui que vous chassiez aujourd'hui.... appelez-le sans crainte et sans hésitation, il viendra !....

(La suite au prochain numéro.)

PAUVRE LUCIE !

Passeroux est un pauvre petit hameau dépendant de la commune de Lavour, dans le département de la Dordogne (France). Là habitait avec ses parents, au commencement de cette année, une jeune et jolie fille, Lucie Fabre, que courtisait depuis environ deux ans un jeune homme du bourg de Saint-Cernin-de-Lherm, Camille Amblard. Camille et Lucie s'aimaient ardemment, et s'ils ne se mariaient pas, c'est que le père Fabre, homme sournois et cupide, avait toujours fait la sourde oreille, quand on lui avait demandé son consentement. Les deux amants, espérant triompher avec le temps de ces résistances, continuaient de se voir à la dérobée, dans un bois voisin de l'habitation de la famille Fabre. Presque tous les soirs, Camille franchissait les trois milles qui le séparaient de sa fiancée, sifflait d'une certaine manière, et, quelques instants après, Lucie arrivait, exacte au rendez-vous.

Vers le mois de février 1883, Camille fit auprès du père Fabre une dernière démarche. Mais l'obstiné vieillard resta inflexible. Rien ne put le toucher, ni les supplications de Camille, ni les prières et les larmes de Lucie.

Cette opposition systématique avait une cause : Camille avait un rival, plus riche que lui, un voisin des terres du père Fabre, le sieur Fournier, qui, en faisant sonner ses écus, avait un jour demandé la main de Lucie. C'est lui que Fabre rêvait d'avoir pour gendre, et ce rêve était aussi celui de sa femme, non moins acharnée que lui à en poursuivre la réalisation.

Mais Lucie avait irrévocablement donné son cœur à Camille ; elle prit le parti d'en finir, et sa vingt-et-unième année sonnée, elle chargea un notaire de rédiger des sommations respectueuses. Ce fut une explosion de fureur lorsque Fabre les reçut. Toute la semaine Lucie fut en butte aux brutalités paternelles. Les scènes succédaient aux scènes. Et ce n'est pas seulement les reproches de son père et de sa mère que la pauvre fille devait essayer, son beau-frère, Amédée Pinsat, lui faisait, lui aussi, sentir toute son irritation. Nul en effet plus que Pinsat n'avait poussé Fabre à la résistance : il avait juré d'empêcher ce mariage et nourrissait contre Camille une haine implacable.

Disons tout de suite la raison de cette attitude :

Lorsque Pinsat s'était marié avec Anne Fabre, sœur de Lucie, on avait constitué à celle-ci une dot de 4,000 francs. Or, à l'époque où Fournier demanda la main de Lucie, le père Fabre avait résolu de faire quelques sacrifices pour faciliter cette union. Pinsat intrigua si bien qu'il fit, dans une réunion de famille, décider que si le mariage de Fournier avec Lucie se réalisait, on égaliserait les dots des deux sœurs. Et comme c'était 7,000 francs qu'on devait donner à Lucie, il devait toucher pour sa femme, à titre de supplément de dot, une somme de 3,000 francs.

Ces 3,000 francs il les lui fallait pour acquitter des dettes assez criardes. Avec cette somme, il calmerait ses créanciers les plus impatients, et qui sait si Fournier, par reconnaissance, ne lui viendrait pas à son tour en aide ?

Tout à coup, dans les premiers jours de mai, un ha-

bitant de Passeroux vint prévenir Camille que le père Fabre se décidait à lui donner son consentement. Qu'on juge de la joie des deux fiancés ! Enfin, ils allaient toucher au port ! Le 9 mai, à neuf heures du matin, il y avait foule à l'église de Lavour. C'étaient les parents et les amis qui venaient assister à la cérémonie nuptiale. On n'attendait plus que Camille, qui s'était rendu à Passeroux pour prendre son futur beau-père et sa fiancée. Hélas ! tout n'était pas fini... Camille et Lucie arrivèrent seuls, tristes, abattus, et, les larmes aux yeux, déclarèrent qu'au dernier moment Fabre avait refusé de les suivre.

C'en était trop ! Lucie prit une résolution suprême ; elle abandonna la maison paternelle et alla demander l'hospitalité à la mère de Camille. Cette fuite fit réfléchir Fabre. Craignant le scandale, il envoya dès le lendemain matin un billet ainsi conçu : " Je consens au mariage ; trouvez-vous demain matin à neuf heures à l'église de Lavour, j'y serai."

Mais, sur la demande de Lucie, à laquelle il répugnait de paraître en public à une heure où les curieux pourraient être nombreux, il fut décidé que le mariage aurait lieu le vendredi 11, avant le jour.

Le jeudi soir, un orage épouvantable éclata. Camille était à Passeroux ; il attendit longtemps une éclaircie pour regagner sa maison, mais la pluie continuait à tomber à torrents et le tonnerre faisait rage. A onze heures et demie, il n'y tint plus : " Je pars, dit-il à l'ami chez lequel il se trouvait et qui lui offrait l'hospitalité pour la nuit ; je ne puis rester plus longtemps ici. J'ai laissé là-bas ma mère et ma fiancée ; elles seraient inquiètes. J'aime mieux m'en aller." Et, sans se laisser effrayer par la perspective d'une course d'une lieue au milieu des mauvais chemins, à travers les bois et à une heure aussi avancée, il partit.

Il ne devait pas arriver.

A Saint-Cernin-de-l'Herm, les deux femmes avaient attendu toute la nuit, au milieu des plus poignantes angoisses et en proie aux plus noirs pressentiments, le retour de Camille. Cinq heures du matin sonnèrent ; elles n'avaient encore vu personne et c'était l'heure du mariage !... " Peut-être, se dirent-elles en tremblant, aura-t-il couché à Passeroux ; partons !"

Les invités étaient tous à la sacristie. A six heures, Lucie fit enfin son apparition, et, n'apercevant pas son fiancé : " Où donc est Camille ? s'écria-t-elle avec des pleurs dans la voix. Hier, il n'est pas revenu... Où donc est-il ?"

Et quand on lui eut répondu qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille à onze heures et demie, elle s'évanouit en gémissant : " On me l'a tué !"

On l'avait tué, en effet.

Pendant deux jours, on battit les bois, on se livra aux plus minutieuses recherches dans tous les environs, mais sans pouvoir retrouver Camille. Ce ne fut que le dimanche 13 mai que la gendarmerie de Villefranche, après avoir fait minutieusement fouiller une mare distante de quatre-vingts pieds de la maison Fabre, finit par découvrir le cadavre de l'infortuné jeune homme.

Le parquet de Sariat se transporta sur les lieux, et, après l'autopsie, il fut reconnu que Camille Imblard avait été étranglé et son corps jeté ensuite dans la mare. On retrouva sur lui un porte-monnaie contenant 45 francs et les deux bagues en or qu'il destinait à sa fiancée. Le juge d'instruction voulut lui-même remettre l'alliance à la malheureuse jeune fille, qui la reçut à genoux près du cadavre de son fiancé.

L'opinion publique désignait Pinsat comme le meurtrier de Camille. Il fut arrêté. L'instruction a établi contre lui des charges accablantes.

Pinsat, reconnu coupable par le jury, a été condamné à vingt années de travaux forcés.

JUGEMENT IMPORTANT

La cour d'Appel a confirmé le jugement de l'hon. juge Torrance, condamnant la corporation d'Ottawa à payer les dommages à la compagnie du chemin de fer de Montréal, Ottawa et Occidental, pour avoir refusé injustement et illégalement de lui livrer ses débetures lorsqu'elles étaient dues, en 1876. Ces débetures devaient payer les \$200,000 de parts souscrites par la corporation dans le capital de la compagnie. Le défaut de la part de la corporation affecta, dans le temps, considérablement le crédit de la compagnie, et fût même, dit-on, la cause première de la crise financière par laquelle la compagnie fut forcée de vendre son chemin au gouvernement de Québec.

La créance de la compagnie pour les \$200,000 de parts n'est pas affectée par ce jugement, mais reste à débattre.

MM. DeBellefeuille et Bonin représentaient la compagnie, et l'hon. M. A. Lafamme la corporation d'Ottawa.

Mgr Capel a saisi l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Luther pour donner, à Cincinnati, une conférence sur le célèbre Réformateur.

LE RÉVEILLEUR

Il existe à la Villette, Paris, un vieux brave homme qui a trouvé pour vivre un ingénieux expédient. Incapable depuis longtemps de faire un travail de force, il s'est institué " réveilleur."

En quoi consistent ses occupations ? Elles sont bien simples. Le " réveilleur " se lève tous les jours vers deux heures du matin, et quelque temps qu'il fasse, s'engage bravement dans les rues tortueuses qui avoisinent les fortifications.

Il s'est chargé d'arracher au sommeil les ouvriers que leur métier oblige à partir très tôt de chez eux pour se rendre à leur usine ou à la fabrique, et qui, à cette saison, ne se sentiraient pas assez sûrs d'eux-mêmes pour avoir le courage de quitter le lit avant l'apparition de l'aurore " aux doigts de rose." Le " réveilleur " possède un petit calepin où sont notés les noms et les adresses de ses clients.

Il suit son itinéraire avec la même ponctualité qu'un facteur, pousse un cri convenu en passant devant chacune des maisons où on l'attend, et ne s'en va que lorsqu'il a vu une fenêtre s'ouvrir ou qu'il a entendu une réponse.

Il fait payer un sou par jour à chaque ouvrier qu'il réveille de cette façon ; mais on peut prendre des abonnements " à la semaine " ou même " au mois," et alors les conditions sont naturellement plus douces.

La bonne saison du " réveilleur," c'est le cœur de l'hiver où les nuits sont longues et où on a le plus besoin de ses services. L'été, il est forcé de chômer et s'emploie alors aux petites commissions des ouvriers.

TÊTES CONSERVÉES

Un journal d'Australie, *Melbourne Argus*, raconte que les naturels de la Nouvelle-Zélande, pour payer à la mémoire de leurs amis morts un tribut de respect et d'admiration et pouvoir, à certaines époques de l'année, célébrer en leur honneur des cérémonies funèbres, conservent leurs têtes.

Voici le procédé que les Néo-Zélandais emploient dans cette circonstance :

Quand la tête a été détachée du tronc, on brise avec une pierre ou un bâton la partie supérieure du crâne ; on vide entièrement la cervelle, et on lave la cavité du crâne à diverses reprises, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement nettoyée. On plonge alors la tête dans l'eau bouillante pendant quelques minutes, ce qui fait disparaître tout l'épiderme. On a soin, pendant cette opération, de ne point toucher à la chevelure, car elle tomberait aussitôt ; mais, quand la chevelure est refroidie, elle reste attachée et fixée à la tête avec plus de force qu'au paravant. De petites planchettes sont placées des deux côtés du nez, afin de lui conserver sa forme naturelle ; un autre petit morceau de bois est, en outre, introduit dans le nez pour empêcher qu'il ne se déforme ; enfin, on bourre les narines avec du lin.

On arrache les yeux : si ce sont ceux d'un chef, on les mange ; on les jette avec mépris dans tout autre cas. On coud la bouche et les paupières, pour qu'elles ne perdent pas leur aspect ordinaire.

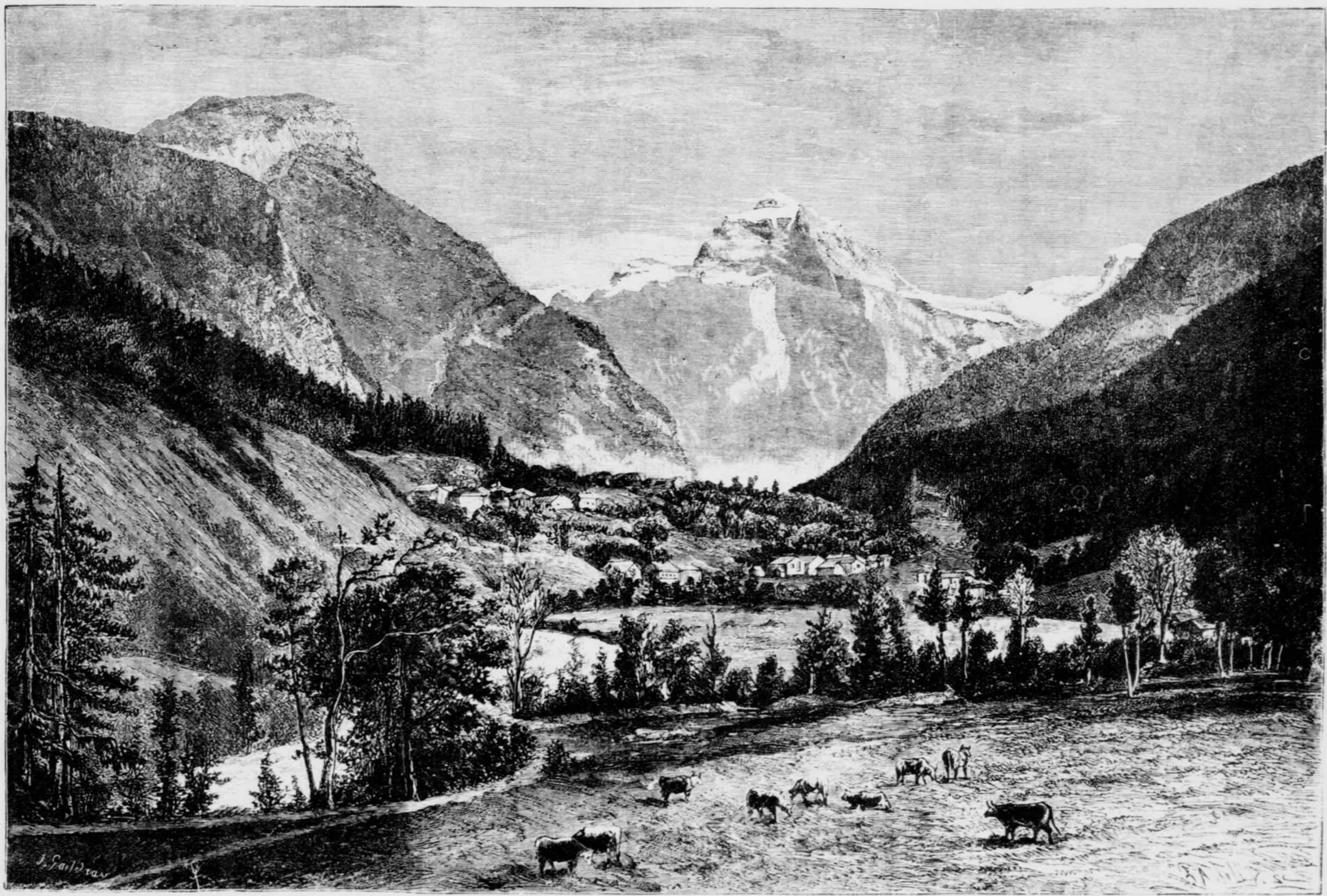
D'avance a été creusé dans la terre une espèce de four qu'on remplit de pierres rougies. Ce four, fermé de tous côtés, n'a qu'une ouverture pratiquée au sommet, sur laquelle s'adapte parfaitement la partie supérieure de la tête. Les pierres chaudes sont arrosées d'eau aussi souvent que cela est jugé nécessaire : il en résulte une fumée qu'augmentent encore des feuilles imbibées d'eau et qu'on a introduites dans le four. La chaleur et la fumée pénètrent ainsi dans l'intérieur de la tête, dont la base est placée comme nous l'avons dit, à l'ouverture du four.

Pour entretenir la chaleur et la fumée nécessaires, on a soin de renouveler souvent l'eau et les pierres chaudes, jusqu'à ce que cette préparation soit terminée. Le naturel, qui est chargé de cette opération, doit veiller à ce qu'il ne se forme point de ride sur le visage, et passe souvent la main sur la peau, afin de prévenir toute altération dans les traits.

Ce procédé, pour conserver les têtes humaines exige de vingt-quatre à trente heures.

Quand la tête a atteint le degré voulu de préparation, on la retire du feu, on la fixe à un bâton et on l'expose au soleil. On oint fréquemment les têtes avec de l'huile ; bien que cette dernière condition ne soit pas jugée indispensable à la conservation du crâne, on l'emploie pour donner aux têtes une plus brillante apparence.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGAL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LA VALLÉE DE SIXT, RENDEZ-VOUS DU CLUB ALPIN EN 1883

SOUVENIR

J'étais encore bien petit, mais je m'en souviens comme si cela s'était passé hier. Un grand feu de bois flam-
bait dans l'âtre et éclairait une chambre assez vaste ne
laissant dans l'ombre que les coins. Les ustensiles de
ménage, accrochés aux murs, brillaient comme des
pièces d'or et d'argent nouvellement frappées. Ma
mère et ma grand-mère, debout, tenant à la main leur
rouet, se préparaient à partir pour la veillée. Mon
grand-père, assis devant l'âtre, attisait le feu avec les
pincettes. Quant à moi, malade, couché dans mon lit,
il m'était presque impossible de faire le moindre mou-
vement. Mes yeux supportaient difficilement la lumière.
Je ne parlais plus, on me croyait perdu ; le médecin
avait déclaré que je ne passerais pas la nuit.

Les deux femmes s'approchèrent sans bruit de ma
petite couche et, l'une après l'autre, posèrent leurs lèvres
sur mon front brûlant. Des larmes mouillèrent ma
figure, j'entendis des sanglots étouffés, on recommanda
au grand-père de ne pas me quitter d'une seconde ; la
porte s'ouvrit et se referma sans bruit.

A son tour, mon aïeul vint à côté de moi, m'em-
brassa et regagna sa place auprès du feu. Je le voyais
de profil. Machinalement, il agitait les pincettes, sa
figure était penchée au-dessus de l'âtre, ses larmes tom-
baient sur la cendre chaude et soulevaient de petits
nuages de poussière.

Chaque dix minutes, la porte s'ouvrait, c'était ma
mère ou ma grand-mère venant à tour de rôle s'assurer
de mon état ; elles échangeaient bien bas quelques mots
avec mon gardien et se retiraient.

On ne se doutait pas que je me rendais parfaitement
compte de ce qui se passait. A travers mes paupières
presque closes, je voyais les figures décomposées, les
yeux rougis, les larmes roulant sur les figures hâlées.
Mon oreille était tellement délicate, que je percevais le
plus petit bruit et aucune parole ne m'échappait.

Les pauvres femmes serraient entre les dents, pour
ne pas crier, le coin de leurs tabliers. Quand elles me
soulevaient délicatement afin de me changer de place,
mes bras amaigris retombaient sur ma couche, on me
bordait, on m'embrassait et, malgré les affirmations du
médecin, on se reprenait à espérer.

L'horloge sonnait les heures, son tic-tac monotone me
brisait le tympan et je ne pouvais parler ni faire un
signe. Lorsque les rouges se mettaient en mouvement
il me semblait que la maison tout entière dansait.

Le petit marteau venait de frapper onze coups sur le
timbre de cuivre, les dernières vibrations de la sonnerie
achevaient de mourir quand un changement brusque
se produisit dans tout mon être. Mon mal de tête dis-
parut, ma langue se délia ; je pus, sans souffrir, ouvrir
mes yeux tout grands. Je fis un effort, et de mes lèvres
s'échappa doucement, mais distinctement, le mot :
Papa !

Brusquement, la tête du grand-père se releva et se
tourna de mon côté. Il vit que je le regardais et s'ap-
procha ; sa figure effleura ma joue. Il essaya de sou-
rire, il s'aperçut de mon effort, et, d'une voix trem-
blante, me demanda bien bas :

— Tu me vois, mon petit ?
Je lui répondis affirmativement par un mouvement
des paupières.
— Tu m'entends ?
Même réponse.
— Tu as beaucoup mal ?
— C'est passé, murmurais-je.

La physionomie de mon aïeul s'illuminait. Il pleu-
rait et riait tout à la fois et me donnait les noms les
plus doux. Il me souleva bien doucement et me mit
sur le côté après m'avoir fait boire quelques gorgées
d'une tisane inoffensive. Le pauvre homme ne tenait
plus en place. Il arpentait la chambre dans tous les
sens, mettait du bois sur le feu et venait s'assurer que
le changement favorable qu'il venait de constater se
maintenait. Il attendait avec impatience sa femme et
sa fille ; elles arrivèrent enfin.

En le voyant dans cet état d'agitation, la même pen-
sée terrible leur vint à l'esprit. D'une voix sourde
elles murmurèrent : — C'est fini ! — Puis elles tombèrent
à genoux et s'avancèrent comme en rampant, les mains
tendues, vers mon lit.

— Mais non ! mais non ! il va mieux au contraire,
dit mon grand-père, beaucoup mieux.

Alors on aperçut mes yeux grands ouverts, ma figure
calme et le sourire que j'essayais d'ébaucher. Ce fut
toute la nuit des conversations à voix basse, personne
ne dormit, mes pauvres parents avaient la fièvre. Huit
jours après on me levait avec toutes sortes de précau-
tions et bientôt les inquiétudes que j'avais causées pas-
saient à l'état de souvenir.

Après bien des années, cette nuit est encore présente
à ma mémoire. Je vois encore ma famille en pleurs,
ma mère et ma grand-mère à genoux et se tordant les
bras, puis les visages s'éclairer, les sourires reparaitre,
l'espérance briller dans les yeux.

Les pauvres gens sont allés rejoindre leurs ancêtres
après une vie consacrée au travail. La vieille église

couvre leurs tombes d'une ombre épaisse, et lorsque les
genoux sur le gazon je me rappelle ces existences si
modestes et si bien remplies, il me semble qu'un air
vivifiant m'enveloppe, et me donne des forces pour les
luttres si âpres de l'existence.

A. LEPAGE.

NOUVELLES DIVERSES

— Les chambres de plusieurs hôtels de Montréal ont
été retenues pour le carnaval.

— On signale encore, de temps à autre en Irlande, le
meurtre de quelque landlord.

— La législature de l'Ohio se compose de vingt-huit
cultivateurs et de quarante avocats.

— Madame Prudent Talbot, de Montmagny, vient de
donner le jour à son vingt-et-unième enfant.

— L'Allemagne éprouve le besoin de négocier un
nouvel emprunt de 28,387,000 mares.

— L'église canadienne de Cohoes, N.-Y., a été dé-
vastée, il y a quelques jours, par un incendie.

— Le gouvernement fédéral appréhende, paraît-il,
une révolte des sauvages dans la Colombie Anglaise.

— Les derniers avis de Madagascar contredisent la
nouvelle que les envoyés malgaches auraient été étran-
glés.

— En Angleterre plusieurs chantiers de construction
de navires viennent d'être fermés et un plus grand
nombre se fermeront bientôt.

— L'Advertiser, de l'Orignal, est poursuivi pour
\$5,000 de dommages par un résident de cette ville
pour l'avoir accusé d'avoir rempli l'office de bourreau
de Mann.

Les troubles causés en Irlande par l'hostilité des
orangistes, à l'égard des Irlandais catholiques, devien-
nent de plus en plus graves et fréquents.

— La petite fille du nom de Wylie, qui a été frappée
par un morceau de glace tombé d'un toit, mardi de la
semaine dernière, est morte des suites de l'accident.

— Les Montagnards Canadiens et le chœur de Sainte-
Anne se préparent à donner un grand concert qui aura
lieu vers la mi-janvier.

— A New-York, une association de commis d'épicerie,
dont les membres volaient leurs patrons pour for-
mer un fond de secours, a été découverte.

— Une dépêche particulière annonce que M. Saint-
Elme, rédacteur du journal corse le *Sampiero*, aurait
été assassiné à Ajaccio (France).

— On annonce officiellement que l'amiral Courbet,
dans ses derniers télégrammes, n'a aucune inquiétude
quant au succès des opérations françaises au Tonquin.

— M. Gerbier, ex-secrétaire de M. Legru, poursuit
M. T. Vandevliet pour \$1,500 de dommages, pour ar-
restation illégale.

— Sarah Bernhardt a été condamnée à payer une
amende de 125,000 francs pour rupture d'engagement
au théâtre de la Gaîté, à Londres.

— Le ministre de la marine vient de faire savoir à la
famille du commandant Rivière que les restes du mal-
heureux officier arriveraient prochainement en France.

— On a commencé ici les travaux nécessaires pour la
construction des montagnes russes destinées aux glis-
sades du carnaval.

— Le gouverneur d'Alsace-Lorraine vient de prendre
de nouvelles mesures pour restreindre davantage l'usage
de la langue française en ces malheureuses provinces.

— On dit que le chemin de fer du lac St-Jean sera
terminé jusqu'au lac St-Jean dans trois ans. Il y aura
pendant tout l'hiver 300 ouvriers à l'œuvre.

— Suivant les dernières statistiques, la France pos-
sède 1,971,365 ruches à miel, ayant produit cette an-
née 19,897,284 livres de miel et 5,691,598 livres de
cire, ayant ensemble une valeur de \$4,190,000.

— A Reggio Emilia, en Italie, dans un banquet dé-
mocratique, le président, à la fin du repas, porta un
toast à Satan, et les convives s'y associèrent avec en-
thousiasme. Où s'arrêtera la bêtise romaine ?

A Constantinople, le feu a détruit 600 maisons, une
église du rite et quatre synagogues juives. Au moment
où le feu s'est déclaré une tempête de neige augmen-
tait encore les souffrances des incendiés.

— On peut se faire une idée des progrès de la colo-
nisation dans le Nord-Ouest par le fait que dans le

cours des douze mois expirés le 31 octobre dernier, il
a été concédé en cette région, rien que par le bureau
de Régina, 652,760 arpents de terre.

Il y a 2,000,000 de veuves en Allemagne. Quelques-
uns de ces maris sont au ciel, mais la plupart sont aux
Etats-Unis.

— M. S. Carsley, de Montréal, a distribué aux petits
porteurs de journaux quantité d'habits et d'effets di-
vers. Après cette distribution les petits ont été invités
à un magnifique goûter.

— La compagnie générale transatlantique, à Paris, a
signé un contrat pour un nouveau service de la malle
entre la France, les Indes Occidentales et le Mexique,
pour dix-huit ans, avec un subside de 10,000,000 de
francs.

— Les nouvelles de Madagascar disent que les Fran-
çais ont bombardé Nohambo et Fénéfif, sur la côte
nord-est de l'île, et que deux frégates françaises sont
parties pour aller bombarder le fort Dauphin et autres
places fortes sur la côte sud.

— Le capitaine Brown, l'inspecteur des phares du
gouvernement, avec sept autres hommes, se sont noyés
dimanche sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, dans le
nauffrage du nouveau navire *Princess Louise*, que le
steamer *Newfield* remorquait.

— La salle du sénat, à Bruxelles, a été réduite en
cendres. Les bureaux des ministres des affaires étran-
gères et de l'instruction publique ont subi beaucoup de
dommages. On espère pouvoir sauver des raines les
autres départements publics.

— On lit dans le *Manitoba* du 29 nov. : " *L'Opinion
Publique*, de Montréal, publiait dernièrement une
biographie d'un de nos concitoyens, M. J.-E. Cyr. C'est
ce monsieur qui fut choisi au printemps dernier par les
électeurs de la division de Carillon, pour les représen-
ter à l'assemblée législative de Manitoba. Il nous est
agréable de constater que les amis de la province na-
tale ne nous oublient pas ; que souvent ils tournent
leurs regards vers nous ; qu'ils enregistrent dans leurs
journaux les hauts faits de nos jeunes concitoyens."

— Les mères ignorent combien d'enfants meurent par
suite du manque d'attention à suivre les instructions
recommandées quand ils sont malades. Une dame disait
l'autre jour : Si les mères savaient le bien que produit
quelques doses des Amers de Houblon données aux en-
fants, elles n'hésiteraient certainement pas.

LES ÉCHECS

Montréal, 13 décembre 1883.

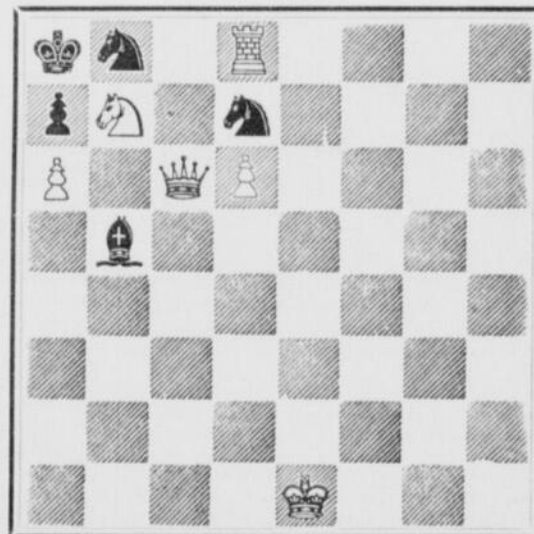
Adressez les communications concernant ce département à
O. THOMPSON, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 382. — MM. A. Lepas, H. Bégin, V. Gagnon, Québec
C. H. Provost, Ottawa ; E. L., Trois-Rivières ; Honoré M.,
Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H.
Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E.
Lafrenaye, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal ; E.-M.
Ladouceur, Sherbrooke ; J.-T. Boivin, Saint-Jérôme.

PROBLEME No. 383

Composé par M. J. GIBSON, Saint-Jérôme
NOIRS.—5 pièces



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 382

Blancs	Noirs
1 F 3e FR	1 P 5e F
2 P 4e R	2 R pr. T
3 F pr. P	3 P 4e C
4 F 3e C, échec et mat.	

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 25 novembre

GRAVURES : Toilette de soirée.—Dentelle en lacet engrelure.—Dentelle en guipure.—Broderie au point de marque.—Dessus de pelote (quatre dessins).—Bande en canevass Java.—Garniture crochet et lacet.—Toilette d'intérieur (devant et dos).—Pellisse (devant et dos).—Cassaques.—Fillette de onze ans (devant et dos).—Toilette en dentelle et velours.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Lamartine, poésie par Jean Aicard.—Les Engueures, par le docteur Izard.—Les richesses de Mme Fortuné (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Anguilles à la broche.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Sept chapeaux.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 24 novembre

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Mgr de Bonnechose ; M de Lasteyrie ; M. Heugel ; M. Ferdinand Barrot ; M. le docteur Pinel ; le centenaire de Luther ; *L'Amour au village* ; le concours de gymnastique ; Gilliat et la pieuvre.—Courrier du palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Charles Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Récréations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Le docteur Pinel.—Mgr de Bonnechose.—M de Lasteyrie.—M. Heugel.—M. Ferdinand Barrot.—Le centenaire de Luther.—*L'Amour au village*, tableau de M. Lepage.—Le Concours de gymnastique.—Gilliat et la pieuvre.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, o. 11 rue Hébert, Québec.

PERDU ET GAGNÉ

CHAPITRE II

Malden (Mass.), février 1880.

Messieurs,—Je souffrais d'un violent mal de tête, d'une névralgie, de troubles inhérents à mon sexe, et pendant des années mes douleurs furent des plus vives.

Aucun remède, aucun médecin ne put me soulager à l'exception des Amers de Houbion.

La première bouteille me guérit presque.

La seconde me rendit aussi bien et aussi fort que lorsque j'étais enfant.

Et j'ai toujours été ainsi depuis ce jour.

Mon mari, qui était malade depuis vingt ans d'une sérieuse maladie des reins, du foie et des voies urinaires, et que les meilleurs médecins de Boston avaient déclaré sa maladie incurable.

Sept bouteilles de vos Amers de Houbion l'ont guéri.

Je connais, dans mon voisinage, huit personnes que vos Amers de Houbion ont sauvés, et un grand nombre auxquelles elles ont produit beaucoup de soulagement. En un mot, ils ont produit des miracles.

Mme E.-D. SLACK.

VARIÉTÉS

Propos du boulevard :

—Tu ne sais pas, mon cher, combien ma femme est économe, je ne veux t'en citer qu'un exemple ! Je lui avais promis un manteau de fourrure dans le cas où elle me donnerait un fils....

—Eh bien ?

—Eh bien ! mon ami, pour ne pas me faire dépenser de l'argent, elle m'a donné une fille !

Le général M... a envoyé, l'autre jour, au palais législatif son domestique, qui a assisté à une séance.

Le lendemain, il lui demande ses impressions.

—Eh bien ! tu es à la Chambre !... Es-tu content de ton après-midi ?

—Mon général, « au » votre respect, c'est tous des blagueurs !... Mais on s'ennuie dru !...

A la sortie d'un cours de physique, à la Sorbonne :

—Eh bien !... qu'est-ce que vous pensez du professeur ?

—Sa physique est amusante, mais son physique ne l'est pas.

A l'examen ; L'examineur.—Quelle est la fondatrice de Carthage ?

Le candidat.—Un voisin (*soufflant*).—Didon.

L'examineur.—Eh bien ?

Le voisin.—Didon... Didon....

Le candidat (*au souffleur*).—Dis-donc !... c'est facile à dire. Si je le savais, je le dirais !

Le comble de l'étiquette pour un lecteur de journal :

« Prendre le deuil parce que son abonnement vient d'expirer. »

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 46

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

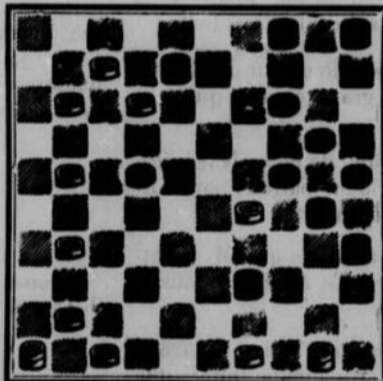
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 47

Composé par M. J. Plagnol

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 45

Blancs — 12 à 46, 17 à 27, 27 à 22, 46 à 41, D 40 à 45, D 45 à 7 pr 6 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera fait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET, Député du Ministre de la Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous : Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain.

Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de Novembre.

Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de Décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de Décembre.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 octobre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'hiver

COMMENÇANT LE 10 DEC. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	7 30 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 05 p. m.
" Trois-Pistoles.....	1 15 "
" Rimouski.....	13 00 "
" Little Metis.....	4 11 "
" Campbellton.....	7 50 "
" Dalhousie.....	8 30 "
" Bathurst.....	10 33 "
" New-Castle.....	12 5 a. m.
" Moncton.....	3 40 "
" Saint-Jean.....	7 00 "
" Halifax.....	2 10 p. m.

Ces trains correspondent à la jonction de la Chaudière avec les trains du Grand Tronc partant de Montréal à 10 heures p.m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut se procurer des billets de passage pour le chemin de fer ou les bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les provinces maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 136, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRE

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13½ pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à lamener le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.—En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Soufflet, Oiseau, Chromes, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Distribution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'annonces de Paris, 25c. A. P. BRADLEY & CO., 22, Northford St.,

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHERS,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS.

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 25 presses à vapeur.
- 2 machines patentées à vernir les étiquettes.
- 2 machines électriques à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 3 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perfore, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et autres imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Postes promptement exécutées.

G. H. HURLAND

Gérant.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs renommés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.